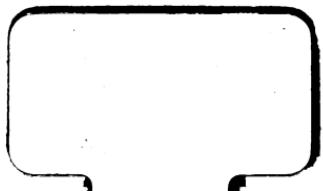
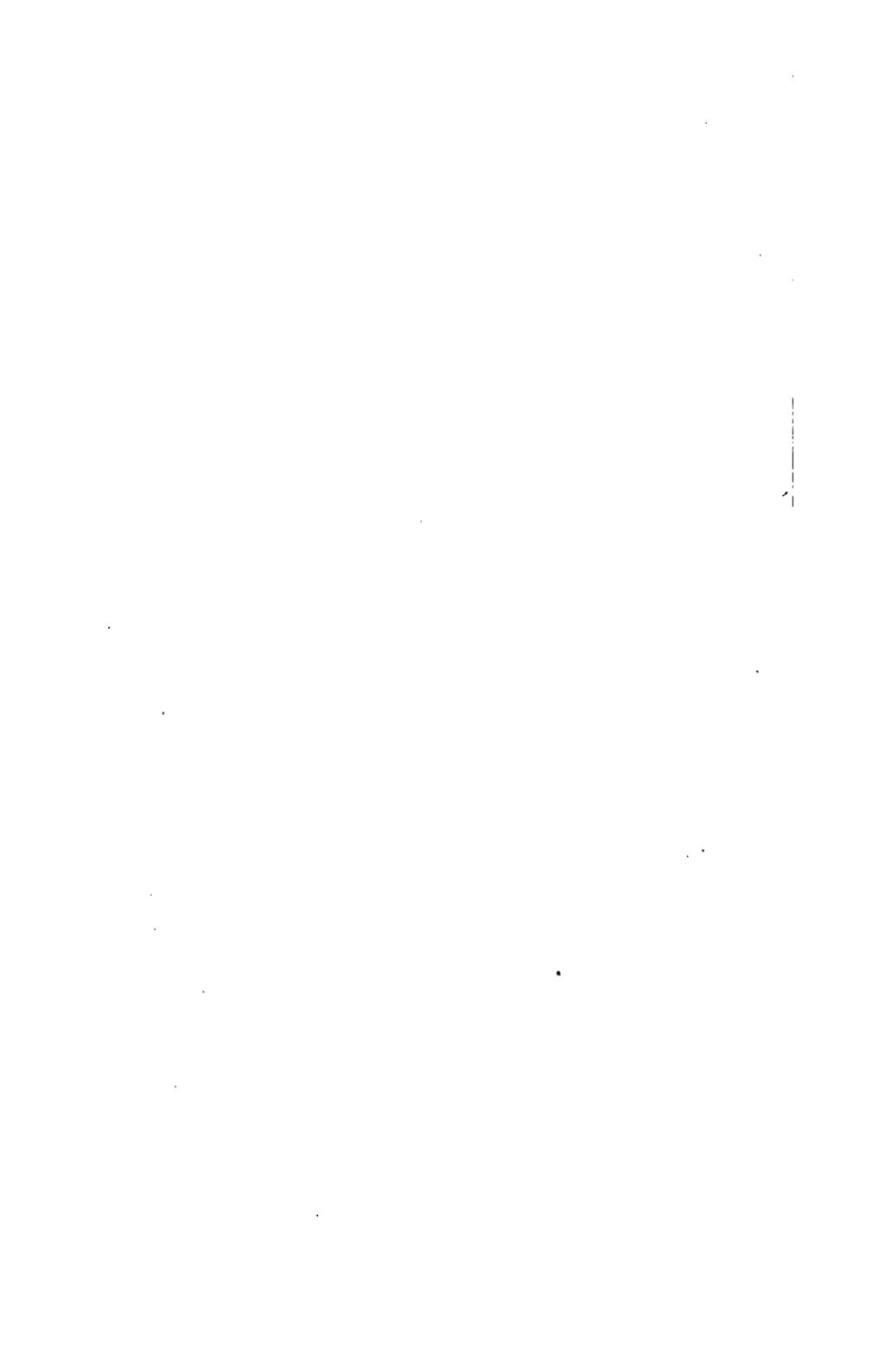


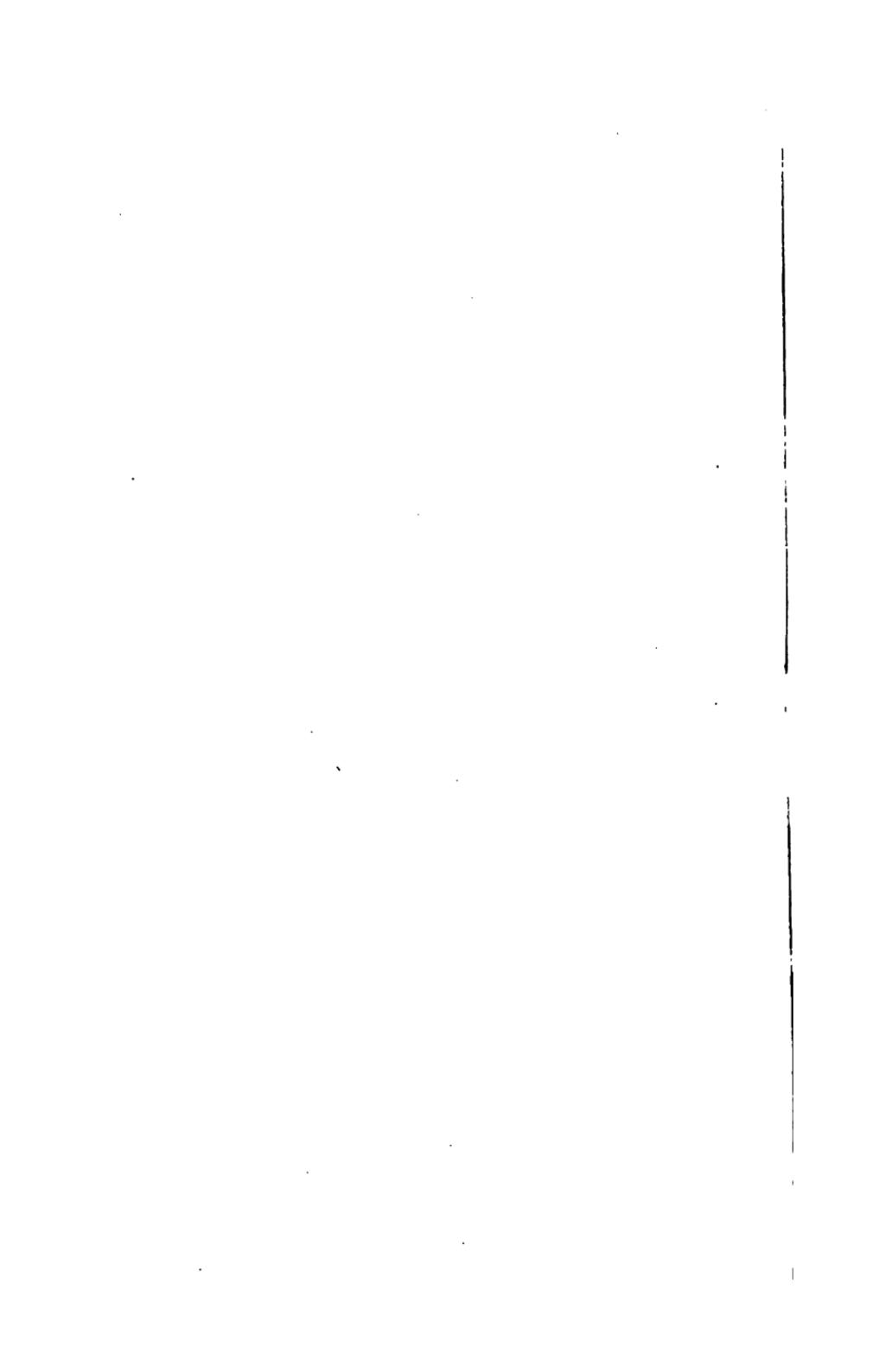




Zah. III B. 84







LE
PHILOSOPHE
NÉGRE
ET
LES SECRETS
DES GRECS.

Ouvrage trop nécessaire.
SECONDE PARTIE.



A LONDRES.

M. D C C. LXIV.





LE
PHILOSOPHE
NÈGRE
ET
LES SECRÈTS
DES GRECS.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.



U 1 V 1 de mon Ecuyer ,
j'étois arrivé à cheval
jusques au milieu de la
chaumée. Il fallut y mettre pied
à terre , & pénétrer à la file ,
II. Partie. A

(4)

comme nous pûmes, dans la cour du Château. Nous y fûmes d'abord reçus avec de grandes acclamations par trois bassets, trois chiens courans, & deux dogues. Ces Maîtres de cérémonie singuliers, me respecterent assez, parce que j'avois un fouet à la main; mais ils se jetterent l'un après l'autre sur Tintillo, dont la physionomie ne leur parut pas ordinaire. Mon Négre fut heureusement délivré par l'arrivée d'un valet d'écurie, qui avec un gros bâton écarta de lui les chiens. Dans la mêlée, Tintillo reçut un petit coup, qui faillit lui casser une jambe. Après que le valet eut placé mes chevaux, il m'introduisit dans une cuisine, presque aussi grande que le Château. On y faisoit du feu dans une vaste cheminée; mais on avoit eu soin d'en boucher le tuyau, pour que la fumée pût boucaner au

plancher cinq jambons, six aunes de saucisse, &c, par la même occasion, un Baron, une Baronne, deux valets, & une servante, habitans de la maison, lesquels logoient tous au-dessus du plancher.

J'arrivai à l'appartement du Maître, par un petit escalier, ou plutôt par une grande échelle. Quoique le tems fût déjà chaud, un grand poêle rouge de feu mettoit à l'abri du froid la chambre, ses Maîtres, leurs tables & leurs lits. En entrant, je vis sur une chaise de cuir la Baronne de Windiggreffin. A sa droite, &c, dans un fauteuil de tapissérie, étoit le vieux Baron de Windigraf. On lui voyoit foulier large & quarré, bas de laine gris & roulé sur une culotte brune, petit sabre en couteau de chasse, habit verd à boutons jaunes, qui avoient été

(6)

d'or , figure sèche & rubiconde ,
bouche large & de travers , long-
nés aquilin , grands yeux gris
enfoncés , ombragés de sourcils
immenses , & courte perruque
rouge , à queue. Le tout étoit
surmonté d'un vaste feutre , à pe-
tite pointe relevée à pic au-dessus
de son front.

Au moment où j'entrai dans la
chambre la Baronne chantoit ;
le Baron fumoit , ayant devant
lui une petite table , ornée de deux
pots de biere , d'une vessie rem-
plie de tabac , de plusieurs pipes
chargées , & de trois grands go-
belets de cristal. A côté de lui ,
sur un guéridon , étoit une lampe
éclairée. Il en pompoit de tems
en tems la flâme & la fumée , pour
ralumer sa pipe , qui s'éteignoit ,
quand il vouloit parler. A mon
arrivée on vint me prendre par
la main , & on me fit asseoir sur
une chaise de paille , entre le fau-

teuil de tapisserie , & la chaise de cuir. Le valet , qui avoit logé mes chevaux , & délivré mon Négre , prend alors sur la table l'une des pipes chargées , va l'allumer à la lampe , & vient me la présenter , fortante de sa bouche. Je refusai ce présent agréable ; & je priai le Baron d'excuser mon impolitesse , attendu que je n'avois jamais fumé. Il fronça le sourcil , en tordant sa bouche : levant ensuite les épaules , il me dit que les François étoient trop délicats.

On fit ensuite , maladroitement tomber le propos sur les généalogies , pour sçavoir apparemment le ton qu'il convenoit de prendre avec moi. Je dis que j'étois noble. On me demanda combien je comptois de quartiers , & je répondis que j'en avois quatre. Je vis à ces mots le Baron branler la tête , & rapetisser sa bouche avec

dédain. Il m'annonça que j'avais l'honneur de parler à gens à vingt-sept quartiers. Il ajouta que son épouse étant morte, il ne restoit plus à sa souche que lui, sa fille, & un fils encore jeune, qui étoit Page de Monseigneur l'Evêque de Wurtzbourg. On servit alors, sur une grande table placée auprès de la fenêtre. J'espérai que le dîné nous arracheroit à cette conversation généalogique : je me trompois. On s'entretient en Allemagne de ses ayeux, comme en Hollande on parle de Vaiffeaux, en Angleterre d'Isles, en Portugal de diamans, en Espagne d'or, en Italie de Reliquaires, & en France de Comédies.

Je trouvai heureusement le moyen d'humilier mon Hôte, & de lui fermer la bouche sur ses petites grandeurs, en lui montrant derrière ma chaise le fils d'un Roi de cinq cens lieues de pays.

pays. Cela me conduisit à raconter en gros , les aventures de mon Ecuyer. Je vis le moment où le bon Baron alloit se lever pour embrasser le Prince , s'il n'eut été retenu tout à coup par la crainte de faire une basseſſe.

Après le dîné on me régala d'un concert. La Baronhe joua du timpanon , le Baron de la Harpe. Les deux Valets donnerent du Cor ; & la cuſiniere , m'éta- morphosée en Demoiselle de com- pagnie , vint joindre sa voix à celle de sa Maîtrefſſe. Mon Ecuyer auroit aussi fait sa partie ; mais il n'y avoit point là de trompet- res d'yvoire. Il nous offrit de jouer du chauſeron ; & nous trou- vâmes que pour une petite cham- bre les Cors-de-Chafle faifoient déjà du bruit assez raiſonnable- ment. Je sortis ensuite du Châ- teau comblé surtout des poli- tesses de la Baronne , dont en ma

faveur les petits yeux se rapetis
soient encore.

On parloit dans le Bourg
d'une division de nos Troupes,
qui alloit y passer. Les Bourgeois
cacherent les moins mauvais de
leurs meubles, & les Pasteurs si-
rent au beau sexe des sermons sur
la chasteté. J'allois à ces sermons,
comme les autres; mais, enten-
dant très-peu d'allemand, j'étois
constraint d'étudier le sujet qu'on
traitoit & les effets du discours
dans la pantomime de l'Orateur,
& dans les yeux de l'Auditoire.
On ne manquoit jamais de m'of-
frir une place honorable entre les
Marguilliers, le Bailli, & sa fa-
mille. Elle consistoit en une épouse
petite, séche, louche, & une fille
de quinze ans, haute de cinq pieds
six pouces, blonde, à l'œil mou-
rant, au tein de lys & de lillas,
& d'un embonpoint qui répondoit
à sa taille. Le pere m'acosta un

jour à la sortie du Temple, pour me parler avec inquiétude des logemens qu'il faudroit donner aux François. Il ajouta surtout, qu'il avoit le privilége de n'en point loger chez lui. Après l'avoir félicité à ce sujet, je fus assez étonné de lui entendre dire qu'il vouloit néanmoins que j'acceptasse un appartement en son logis, & que ce feroit pour lui un honneur & une satisfaction bien grande. J'acceptai l'offre sans compliment, & cela me procura l'avantage de pouvoir faire ma cour de plein pied à Ursule Olstegin sa fille, Le Baron, que je voyois quelquefois, ne me parut point satisfait de me sçavoir logé chez le Bailli, La Baronne surtout me parla avec beaucoup de dédain des appas roturiers d'Ursule. Je ne la contradis point. Cette seule complaisance me valut dans son cœur un mois de plaintes & de soupirs;

&, en bon François, je fçus profiter de mes avantages. Le beau sexe en Allemagne n'imité pas les François, dans ses amours: les femmes en général n'y sont point galantes, mais les Demoiselles, toutes sensibles, & maîtresses de leurs actions, dédommagent les hommes de ce que la retenue des Dames fait perdre à la société; on en rencontre beaucoup, qui ont la complaisance de nourrir leurs cousins, au berceau.

Je n'avois point encore vû le Baron dans toute sa splendeur: c'est surtout dans leurs chasses, que ses pareils veulent être considérés. Quand ils se trouvent dans les Forêts armés d'une carabine, & accompagnés de leurs gens, ils se croient tous Empereurs. Monsieur de Windiggraf me pria un jour d'augmenter de ma personne le nombre de ses chasseurs, & d'amener aussi Tintillo. On ne cou-

loit point le cerf, dans ces cantons, faute de chiens & de chevaux; mais, vingt Paysans, arrachés à la charrue, & qu'on ne devoit pas payer, furent commandés pour tracquer devant nous.

Dans le gibier qui se présenta le maître Chasseur tua une biche. Je cassai la cuisse à un faon, & mon Négre, d'une seule bale, abbatit un cerf & deux chevreuils. On porta au Château en triomphe ces fruits de nos exploits. Cela fit un grand honneur au Baron, qui, suivant l'usage, contraignit les Paysans à manger son gibier après l'avoir bien payé. Mademoiselle de Windigreffin me félicita en particulier sur mon adresse à tirer, & m'avoua qu'elle m'en aimoit d'avantage. Il fallut lui répondre que je l'aimois aussi beaucoup, &, dans le moment, mon cœur justifia ma bouche. Mais, la Baronne n'étoit

point fille à se contenter de discours : elle me demanda des preuves authentiques de mon goût décidé pour sa personne. Ces preuves étoient d'une espéce singuliere. Il s'agit , me dit-elle , d'adopter en partie nos mœurs & nos usages ; je crois , par exemple que je vous adorerois , si , pour l'amour de moi , vous vouliez , de compagnie avec mon pere , fumer quelques pipes de tabac. Je ne fçus point refusé une grâce , si légère. On apporta de la bierre , des pipes , des lampes. Je fumai très-comiquement ; rapétissant mon nez , élargissant mes lèvres , & avalant quelquefois , malgré moi , des bouffées d'une fumée , qui me parut exécrable.

Je sentis que je m'ennivrois. La Demoiselle rioit , & le Baron me parloit d'affaires. Il me dit qu'il achetoit des prairies à plu-

meurs de nos tracqueurs, & qu'il vendoit un champ à deux autres. Tout cela me paroisoit assez peu intéressant, & commençoit à m'ennuyer, quand un Sous-Bailli accompagné de trois Payfans vint prier Monseigneur de vouloir bien signer plusieurs contrats, qu'il lui présenta. J'eus la bonté d'entendre la lecture du premier, dont je compris tout au plus trente mots. Celui là signé, on alloit lire les autres; j'avouai au Baron que ma patience étoit épuisée, & que j'allais être constraint de sortir, ou d'expirer d'ennuy. Pour vous obliger, me dit-il, je m'en rapporte à la bonne foi de notre lecteur. Il signa, les Payfans signèrent, la fille signa aussi & me pria de signer comme témoin. Afin de sortir d'embarras, je crois, qu'en ce moment on m'auroit fait signer, sans le lire, l'arrêt même de ma

mort. Cependant la fumée du tabac me montant à la tête, je pus bien-tôt à peine me tenir sur mes jambes; & le Baron dit, à l'ordinaire, les François sont trop délicats. Je retournai, comme je pus, chez le Bailli, escorté de mon Négre, qui me fit en chemin un beau sermon sur le double crime de ceux qui s'ennivrent de bière.

CHAPITRE II.

Les François, dont on avoit tant parlé, qu'on redoutoit, & qu'on désiroit, arriverent à la fin à Kissing. C'étoit une division de Cavalerie. L'Etat-Major fut logé dans le Bourg, & tout le reste aux Villages circonvoisins. Le Bailli, malgré ses priviléges & ses cris, logea, chauffa & fournit

de gibier un Officier, un Cuisinier, un Valet-de-Chambre, deux Domestiques, trois Palfreniers, six chevaux, & trois chiens, parce qu'il avoit une fille jeune & jolie.

On reconnut le Château de Tir-ton-hof-kertz; mais, personne n'y fut logé, par déférence pour le Maître. Il paya bien cher ce bon procédé de nos Officiers; où, pour mieux dire, il se sacrifia dès-lors au désir de paroître à leurs yeux un Être puissant & riche. J'appris d'Ursule, tout ce qu'il fit d'abord, pour y parvenir. Sa Cuisinière, devenue Femme-de-Chambre de la Baronne, fut remplacée chez lui, par un Cuisinier François & deux aides; &c, il ajouta quatre Paysans au nombre de ses Valets, Chasseurs, & Palfreniers. Cependant, pour subvenir aux premières dépenses, il vendit un cheval unique, quatre fusils, trois robes de la mère, deux cou-

teaux de chasse, cinq halebardes, quatre habits de soie de ses ayeux, & mit en gage chez des Juifs son arbre généalogique.

J'allai chez lui beaucoup plus rarement, malgré les sollicitations de sa fille, qui me parurent contraintes. Nos Officiers la virent assiduement, & ne cessèrent point de faire honneur à sa table. Par des ventes secrètes le Baron recueillit bientôt de nouvelles sommes, qu'il troqua contre des vins de Bourgogne, de Champagne, & de Tokai. Il fabloit ainsi, en bonne compagnie, ses près, ses bois, & ses marais. On le vit, peu à peu, prendre une chaussure élégante, mépriser ses nobles hajillons, se galoner de clinquant, mettre gauchement son grand chapeau sous son bras, & sous un doigt de poudre, ambrée, tâcher de déguiser la rougeur de sa perruque. La jeune Baronne, de

son côté , abjura son deuil éternel
 arbora le lillas , le verd de pome ,
 & le citron , recula ses coudes ,
 avança la poitrine , tourna le pied
 en dehors , se fit coiffer sur le
 portrait d'une Actrice d'Opéra
 qu'elle vit dans une tabatiere , se
 couvrit de perles fausses , & mit du
 rouge , & du blanc .

Tandis que cette famille , &
 une grande partie de l'Allemagne
 apprenaient des François l'art de
 briller , & de se ruiner , mes affai-
 res me conduisirent à Cassel , & à
 Gottingue . L'air morne & con-
 traint des Habitans me fit d'a-
 bord connoître que je me trouvois
 en pays conquis . Il étoit néan-
 moins des momens , où je voyois
 à travers des entraves percer la
 grosse gayete de l'Allemand , qui
 met sous les pieds les chagrins les
 plus cuisans , dès qu'il boit , ou
 qu'il danse . Les François avoient
 soin d'en amener quelquefois

les occasions chez leurs Hôtes. Un méchant haut bois , un racleur de violon , & quelques bouteilles de vin souffré leur suffisoient très - souvent pour subjuger une vingtaine d'aimables filles. D'abord , elles étoient aussi peu faites à nos menuets , que nous à leurs Allemandes. Elles croyoient que nous marchions , & nous croyions qu'elles sautoient. Mais , peu à peu les goûts se rapprochèrent , on eut l'avantage de gâter les deux danses ; elles marcherent avec nous dans les Allemandes , & nous sautâmes avec elles dans les menuets.

Après un séjour assez long ~~en~~ cepays , je m'en repliai à la suite d'un corps de Saxons , & j'eus ordre de me rendre à Wesel. On parloit beaucoup d'Hussards Hanovériens , qui infestoient la route où j'avois ordre de passer. Mais à l'armée , plus qu'ailleurs encore ,

on doit faire son devoir, indépendamment des risques. Néanmoins, par prudence, je convertis en papier une partie de mon or, je chargeai bien mes pistolets, & je fis de Tintillo mon postillon, & ma védete. J'étois parvenu sans accident jusqu'aux environs de Marbourg ; lorsqu'à l'entrée d'un bois fourré, mon Nègre qui m'avoit devancé revint tout-à-coup sur ses pas. Il m'avertit qu'il venoit d'apercevoir une sentinelle ressemblante à ce qu'il n'avoit jamais vu, & qu'il y avoit certainement dans la forêt quelque troupe propre à nous couper les oreilles. Je me résolus à passer, en me tenant sur mes gardes. Tintillo avoit eu raison. A peine eûmes-nous fait quelques pas dans le bois, que trois bales sifflant à nos oreilles nous avertirent de n'aller pas plus avant. Aussi leste qu'un chat Tintillo



grimpa sur un arbre, pour mieux découvrir ceux qui nous attaquent.

Je me vis tout-à-coup entouré d'une troupe assez singulière. C'étoient d'abord des Hussards blancs ; bleus ; verds ; jaunes ; noirs ; les uns portant la casque ; d'autres une vaste perruque, & d'autres le rabat. On voyoit à leur suite des Fantassins, habillés aussi de diverses couleurs, en veste ; en jupe ; en fiquenille ; les uns poudrés à blanche fous des chapeaux abbatus, & les autres en bonet de nuit. Cette troupe, d'ailleurs bien armée, m'aborde en me criant qui vive en François, en Allemand, & en Anglois. Je répondis, France, & mis ma bourse à la main. De derrière moi il partit soudain un coup de sabre, qui m'auroit abattu la bourse, la main, & le bras, si mon Négre par un cri

ne m'eût fait détourner le geste.
 A l'instant on sauta sur ma personne en tumulte ; &, dans deux minutes , il ne resta sur moi que la moitié de ma chemise. Tintillo, mis en joue par dix fusils à la fois, fut obligé de descendre de l'arbre, & se trouva dans un moment aussi légerement couvert que son maître. Une espèce d'Hussard rouge , tout chamarré dor & d'argent, percant la foule de tant d'habiles valets de chambre, me fit ensuite l'honneur de m'envoyer. Eh parbleu ! s'écria-t-il , tout-à-coup , en faisant deux pas en arrière , je pense que c'est vous, Monsieur de Vitremont. Je considérai attentivement cet homme qui me nommoit , & je lui répondis d'un ton lamentable, hélas ! c'est moi-même , Monsieur de l'*Intrépide*.

La troupe entière parut surprise de notre reconnaissance , & se.

rangea autour de l'Hussard rouge , avec une sorte de respect. Dès que je m'en fus apperçu , je repris plus hardiment la parole : pour Dieu ! Monsieur , lui dis-je , en grélotant de froid , quelle est je vous prie la puissance que vous servez , & qui vous ordonne de mettre ainsi les gens tout nuds ? Je ne sers personne , me répondit-il avec dignité , & vous allez voir , Monsieur , comme je suis servi moi-même. A ces mots , le coquin fait signe aux autres de déposer à mes pieds tout ce qu'on venoit de nous prendre ; & il m'aide lui-même à recouvrir ma tremblante nudité. Je m'appelle Tounerman , me dit-il ensuite , à l'oreille ; gardez-vous bien au reste d'informer ici quelqu'un de mon ancien état ; mes enfans , reprit-il plus haut à la troupe , voilà un galant homme , à qui j'eus autrefois des obligations.

Vous fçavez que la reconnoissance est l'une de mes vertus : je veux l'exercer en ce jour , en ne dépouillant point mon ancien ami , & en lui donnant à dîner dans ma tente. Que l'*Oiseau* aille avertir mon cuisinier & mes femmes. Que le *Glouton* aille enfoncer une caisse de Bourgogne ; & que la *Terreur* commande le poste qui doit veiller sur ce chemin.

Tounerman me fit ensuite remonter sur mon cheval , monta lui-même sur le sien , & marchant à la tête de cinq ou six marauds , me pria de le suivre dans l'épaisseur de la forêt. Tintillo ne se donna point la peine de remettre dans mes porte-manteaux déchirés ce qu'on nous avoit rendu ; il plaça le tout en un morceau sur son cheval , & le tenant par la bride me suivit de près , sans se plaindre , & sans rire. Après un quart-d'heure de marche nous

arrivâmes au camp de nos conducteurs. Il étoit situé sur une petite hauteur, au coin d'une prairie agréable arrosée de plusieurs ruisseaux, & couverte de quelques chênes à haute futaye. Sa forme étoit triangulaire. On l'avoit fortifié d'un fossé large, rempli d'eau ; & il étoit flanqué de trois bonnes redoutes. On y voyoit quarante - trois chevaux toujours sellés, environnant une vingtaine de tentes. Au milieu, s'élevoit celle du Capitaine Tounerman, vaste, commode, & entourée de Sentinelles. Nous mêmes pied à terre devant ce Palais mobile, qui étoit aussi un ferrail.

En y entrant, avec le Capitaine, j'y trouvai trois jeunes filles charmantes. L'une paroissait Chinoise, l'autre Françoise, & la troisième Géorgienne. Tounerman ayant apperçu que j'en étois surpris, m'avoua franchement qu'è

Étoient trois paysannes Allemandes ; mais , ajouta-t-il , j'ai une douzaine d'ajustemens , tous différens , & tels que les portent les plus jolies femmes de la terre ; j'en pare alternativement ces Dames , pour jouir des plaisirs de la variété , pour leur satisfaction , & pour la mienne. Je voyage ainsi avec l'amour de la région en région , & je fais le tour du monde , sans sortir de ma tente.

CHAPITRE III.

LA maniere étoit commode. Je n'osai point en dire mon avis au Capitaine , qui me paroissoit un peu trop maître de mon destin. Je hafardai néanmoins de lui demander quel étoit positivement son état. Vous le voyez , me répondit-il , après avoir fait sortir les Dames par un signe. En vous

quittant, Monsieur, j'allai sous le commandement de M. Ficher, recevoir bien plus de coups que de pistoles. Ce n'avoit point été mon intention, lorsque je m'étois fait Hussard; de sorte que je m'étois bientôt contraint à chercher des moyens, moins contraires à mes vues. Quelqu'un me dit qu'en passant du côté de l'ennemi, je gagnerois au moins la valeur de mon cheval, & le prix d'un nouvel engagement. Il ne s'agit soit, pour cela, que de galoper un quart - d'heure. Je ne fçus point me refuser à cette petite corvée. Au milieu d'une nuit où l'on m'avoit placé en védete dans un poste avancé, je donnai seulement un coup d'éperon, & mon cheval fit le reste. Je me trouvai, tout-à-coup, sans m'en douter, entouré des Hussards de Lukner. Dès-lors, il me resta plusieurs partis à prendre, celui

de tuer tous ceux qui m'enviaient, ou d'en être tué moi-même, d'être enfin leur prisonnier, ou de devenir leur camarade. J'optai comme de raison pour le parti le moins dangereux, & le plus profitable. On m'enrobla, & on me paya tout à la fois mon bagage, mon cheval, & moi-même.

M. Lukner est un petit homme de cinq pieds, qui a fait de grandes choses. Partisan hardi, entendu, vigilant, plein de feu, il est parvenu par son mérite en peu de tems aux grades supérieurs, & aux autres faveurs de la fortune. Pour surprendre un poste, ou des bagages, ou même quelque parti de troupes légères, il fait des marches longues, précipitées, & bien combinées. Avec son corps, composé d'Infanterie, de Cavalerie, de Dragons, & d'Hussards, il jette l'alarme dans

vingt lieues de pays, ménace à la fois plusieurs postes, passe de nuit à côté des places fortes, & va tomber au loin sur sa proie, qu'il manque rarement. A-t-il quelquefois du dessous, vient-on en force, pour le surprendre; ce n'est plus le renard sous la peau du lion, c'est un cerf, un oiseau. A l'instant, il saura se mettre à l'abri des poursuites dans les bois, ou sur les montagnes, & fera passer des canons sur leurs affuts, où l'on n'a jamais vu grimper que des chèvres,

Tel est l'homme, Monsieur, auquel je me vendis, & dont les actions ont été pour moi des leçons excellentes. Mon projet fut d'abord de me distinguer dans sa troupe, d'attirer ses regards sur moi, & de tâcher enfin à sa suite de violer la fortune. Mais je réfléchis qu'en bonne règle & sous les ordres des autres, l'exé-

Cution de mon dessein exigeroit trop de tems. Je formai tout-à-coup une résolution, plus hardie, moins honnête peut-être, mais qui assuroit bien mieux les succès rapides auxquels j'aspérois; ce fut de devenir le Chef de ce qu'on nomme un *parti bleu*. J'instruisis en secret de mes vues plusieurs de mes camarades, que je créai mes Lieutenans. Je leur donnai la permission de choisir & de créer leurs Officiers subalternes; & ils se chagerent, à ce prix, de me faire fourdement, en peu de jours, la plus brillante des recrues.

Mon projet eut d'abord toute la réussite que j'en pouvois attendre. Mes Lieutenans me firent bientôt scayoir que j'avois dans le camp, tant à pied, qu'à cheval, cent soixante-sept hommes à mes ordres. Je leur donnai celui de se préparer à me suivre la nuit

d'après avec armes & bagages. Je désignai les routes, & l'heure à laquelle ils devoient se rendre auprès de moi, dans un poste avancé dont le Sergent étoit devenu l'un des miens. Mes dispositions furent exactement suivies. Nous étions alors dans les environs de Corbach. Je menai ma troupe, par Rosenthal, dans une forêt qui séparoit les armées ennemis. J'attaquai de-là alternativement les petits postes des deux partis opposés, pour me faire céder du terrain. Chacun d'eux croyoit avoir affaire à son ennemi. Je pillois cependant pour moi. Je ne perdois à ce manège que l'honneur de mes exploits, sur lesquels les Gazettiers mentoient, sans le scavoir, & trompoient extraordinairement l'Univers.

J'avois aussi à essuyer les attaques fréquentes des François & des

des Hannoveriens , ce qui m'arri-
voit souvent de nuit &c à la
même heure , des deux côtés. Je
ne faisois alors que glisser entre
deux ; & après avoir tiré mon
enjeu , je les laissois ainsi finir la
partie à leur aise. Si l'on faisoit
retraite de part & d'autre , mes
gens retournoient sur le champ
de bataille , & recueilloient les
dépouilles communes. Les chan-
gemens de position des armées
firent changer la mienne ; & de-
puis , je les ai suivies & harce-
lées très assidûment. Mon corps
s'augmente tous les jours. Nous
nous distinguons partout de plus
en plus ; & demain je dois reç-
voir du canon. Je ne scais , entre
nous , si les Conquérans que
nous vante l'Histoiré ont eu tous
des commencemens plus brillans ,
mieux mérités , & plus ayants-
geux.

On peut néanmoins , reprit en-
II. Partie. C

suite Tounerman , blâmer en quelque sorte ma conduite; des personnes scrupuleuses , s'il en est à l'armée , diront que nos premiers bagages appartenoient à nos Capitaines , que nous leur devons même le prix de nos engagemens , que nous nous rendons coupables en pillant les deux partis , & qu'enfin nous n'avons pas le droit de faire la guerre à notre profit. Grace au Ciel ! nous avons assez d'esprit pour pouvoir opposer de bonnes raisons à ces accusations frivoles. Le Globe où nous naissions appartient incontestablement à tous ses habitans. Si cependant les biens n'y sont pas également partagés , si , par un bel arrangement de nos peres , certains hommes possèdent beaucoup , & moi rien , ne puis-je pas , Monsieur , revendiquer mes droits ? En conséquence j'ai fait faire à un Mathématicien de ma

troupé le calcul des productions de la terre , & des mers. Il y a joint celui des humains existans ; & il a trouvé , par une regle de fausse position , que la portion de chaque homme est XX moins A B divisé par DZ . Vous ne scavez peut être pas à combien cela se monte , ni moi non plus certainement. Il est cependant vraisemblable que tant de lettres doivent valoir au moins une petite somme , laquelle j'ai le droit de demander aux riches. S'ils ne veulent pas me la donner ; si les Loix mêmes , que je n'ai jamais ratifiées , condamnent ma demande naturelle ; je peux prendre justement ce qu'on me refuse avec injustice : & si , pour m'en empêcher , l'on me frappe , ou l'on me tue , je dois , dans toutes les regles de l'équité , frapper , & tuer à mon tour.

J'aurois été indigné d'un tel rai-

C ij

sonnement, si Tounerman l'avoit fait sans sourire; mais je vis à son air que le coquin, par des sophismes plaisans, avoit voulu m'empêcher seulement de lui faire des remontrances inutiles. Au reste les femmes rentreront, & on servit une table de douze couverts, qui fut occupée par elles, par nous, & par les Lieutenans du nouveau Général. Tintillo me servoit: il me dit à l'oreille que plusieurs de ses camarades de Ficher enrolets dans la nouvelle troupe cherchoient à le séduire, mais qu'un Prince tel que lui se garderoit bien de m'abandonner, pour vivre avec des hommes qui pilloient, & tuoient contre le droit des gens. Cependant je fus regalé avec splendeur; on me fit manger des perdrix, des gélinotes, des faillans, & des coqs-de-bruyere. Je bus des vins de Bourgogne, de Malaga, des Isles

Canaries, &c. du Cap. J'avois été enchanté d'une telle fête, si je n'avois vu venir à diverses reprises plusieurs soldats, qui parlerent à l'oreille de leur Général, avec un air interdit. Tintillo me dit énfin tout bas, je lis dans les phisionomies que votre desserte ne vaudra pas vos premiers services.

Mon Négre avoit à peine acheté ces mots, qu'un bruit de moufle queterie vint en effet nous troubler. Dans l'espace de trois minutes on cria aux armes, on battit la charge, nous nous levâmes, les tentes disparurent, les balles sifflerent de toutes parts, & la Cavalerie fut par péttons. Le camp étoit attaqué très-vigoureusement par nos troupes. Je montai à cheval, pour tâcher de me sauver avec Tintillo; mais on avoit levé les portes-lavis. Je fus forcée de rester pour attendre.

dre l'harmonie d'un concert, qui n'étoit pas trop plaisant. On faxcit les redoutes d'Infanterie , & on en borda nos fossés. Je vis faire à cette troupe de coquins la défense la plus belle , & la plus opiniâtre. Ils se portoient & se montroient partout. Ils juroient, ils chantoient , & remplaçoient les morts sans trouble , & sans les piller. S'ils avoient le bras droit cassé , ils tiroient avec le gauche. Une vingtaine de jolies femmes servoient la poudre & les balles , & promettoient à ceux qui se battroient le mieux tout ce qu'elles pourroient tenir.

CHAPITRE IV.

L'AFFAIRE avoit déjà duré une heure avec un avantage égal des deux côtés , les redoutes.

avoient été prises & reprises plusieurs fois ; quand l'arrivée d'un renfort de grenadiers François décida la victoire pour les assaillans. Ils pénétrèrent jusqu'au fossé, le comblerent de fascines, & nous escaladèrent. Tandis qu'on se donnoit là de grands coups de bayonnette, l'un des pont-levis fut baissé pour la retraite. Je m'y précipitai à travers du feu ; mais j'eus le malheur d'y être pris ainsi que mon Nègre, & d'être amené au-dessous d'un grand arbre, où poliment on nous dit qu'on alloit nous pendre. Pour nous consoler cependant d'une aussi triste nouvelle, & par une bonté extraordinaire, on nous accorda quelques minutes, & un Confesseur.

J'em'accusai à l'Aumônier d'être en cette occasion le plus innocent des hommes. Je lui contai mon aventure, & je le suppliai de

démander qu'au lieu de me perdre, on me menât sur l'heure à quelqu'un des principaux Officiers François. Vous me mentez sans doute, me répondit le Père en levant les yeux au Ciel; Vous feriez mieux, mon cher frère, de vous préparer sérieusement à la mort. Pour qu'elle vous fasse moins de peine, donnez-moi seulement votre bourse, & je vous promets d'en employer les fonds en prières ferventes, lesquelles vous procureront certainement le salut, & la gloire éternelle que je vous souhaite ... Il avoit les doigts en l'air pour contourner ces paroles de sa bénédiction; je ne pus m'empêcher de l'envoyer promener. J'entrevis heureusement alors près de là Puis de mes confrères, attaché pour les payements à la division victorieuse. Je l'appellai fortement, & lui répétaree que j'avois

dir à l'Aumônier. Il m'arracha des mains des soldats, & je fis ôter du cou de mon Nègre une corde assez forte, qui étoit prête à l'étrangler.

C'est ainsi que j'échappai à l'agréable aventure que m'avoit procurée Tounerman. Je fus au reste, en quelque façon, vengé de toute ma peur ayant de sortir de la place ; je vis suspendre à mon arbre même plusieurs de ceux qui avoient dîné avec moi, & à la santé desquels je n'avois cessé de boire. Le Chef s'étoit cependant retiré en bon ordre dans des bois innacessibles avec toute sa Cavalerie, & les trois quarts de ses Fantassins. Je m'éloignai à la hâte de ces funestes lieux, pour me porter à ma destination de laquelle j'étois bien loin encore. En traversant la Westphalie, je me retrouuai parmi de vieilles

Baronnes qui fumoient, & de grands Seigneurs, dont la plupart passoient leur vie à chasser dans la neige, ou dans les grains, à faire élever leurs enfans par des valets en soutane, & à relire leurs titres tous les soirs.

On me fit marcher sur les ruines du fameux Château de Thunder-ten-tronckh, d'où l'aimable Candide avoit été, comme on disait, chassé à grands coups de pied dans le derrière. Ses tristes débris s'élevoient avec majesté du milieu de quelques Hameaux reconstruits, & sortis de leurs cendres. Les habitans me firent voir une coëffe à dentelles noires, un collier de perles bleues, deux pendans de porcelaine, & un petit vase de terre brune fait en cuvette oblongue rendue commode par une anse, le tout appartenant à Mademoiselle Cunegonde. Ils s'attendent

à lui remettre ces bijoux , dès qu'elle reparoîtra dans le pays pour y être admirée , honorée & servie. On y posséde aussi la lampe de Pangloss , & l'écritoire de Candide. On espére qu'un jour ces honnêtes personnes reviendront pour faire rire leurs vassaux , & pour rebâtir avec plus de magnificence encore le plus beau des Châteaux possibles.

J'arrivai enfin à Wesel , place forte sur le Rhin que les Prussiens avoient abandonnée à nos premières approches. Je fus assez étonné d'y recevoir de la part de la Baronne de Windiggreffin des lettres tendres , en bon François , & en beau style. Je vis sans peine combien elle avoit profité des leçons de ses Maîtres , & je l'en félicitai dans mes réponses. Le Calvinisme domine à Wesel , & accuse le Luthéranisme de superstition ; comme ce dernier en

Cvj

(44)

accuse le Catholicisme. Un jour, où j'en faisois la remarque en parlant à Tintillo, il me semble, me répondit - il Monsieur, que vos divisions sur la théorie des vertus ne vous empêchent pas de vous réuhr dans la pratique des vices : j'ai vu partout les hommes oublier également leur Créateur, ses dogmes, & la raison, pour obéir à des passions effrénées : & cependant nous ne pouvons les faire ordinairement sans nuire à nos frères, & sans nous perdre nous-mêmes. Je fus émerveillé du sermon de mon Nègre, d'autant mieux qu'il l'avoit fait court. Ce n'est pas tout, reprit-il ensuite, j'ai à vous annoncer la visite d'une personne instruite, & singulière, avec qui je viens de m'entretenir demi-heure, qui demande à vous parler, & qui prétend être le Diable. Le Diable ! m'écriai-je, il veut me voir ! il veut me par-

ler ! va , cours , vole , qu'il entre.

Après un intervalle très-court , on m'amenia l'Etre si singulièrement annoncé. Je vis un mortel rêveur & qui voleoit paroître content , mais dont les rides & l'air constraint m'annonçoient malgré lui des soucis , des chagrins , & des malheurs. Je suis , Monsieur , me dit-il en m'abordant , un homme faimeux. Vous avez lu , vous pensez , & vous êtes Trésorier de cette place: j'ai cru , à tous égards , pour l'exécution d'un dessein utile , ne pouvoir mieux m'adresser qu'à vous: mais je desirerois , s'il est possible , ne vous en entretenir qu'en particulier. Je dis à Tintillo de se retirer. Ma porte fut fermée. Nous prîmes des siéges , & l'Inconnu réprit ainsi la parole.

CHAPITRE V.

L'HISTOIRE des premières années de ma vie publiée par un Auteur célèbre a long-tems occupé les beaux esprits de France, & vole actuellement jusqu'aux extrémités du monde connu. Vous voyez en moi cet homme qui fut poète de société, Prosateur éphémère, Prétenom dramatique, Auteur sifflé, Citoyen déespéré, héritier riche, amant prodigue, chef de maison ruiné, portier reçu à condition, & pour tout dire en un mot, le pauvre Diable.

Puisque j'ai l'honneur de vous parler hors des limites de notre pays, vous concevez que mon sort a dû changer encore. Vous vous rappellez sans doute qu'un puissant protecteur à qui j'avois

raconté mes infortunes me confia le poste intéressant de la porte de son Hôtel: mais vous savez aussi combien on me recommanda de n'y point laisser entrer un certain homme. Eh bien! Monsieur, je violai malheureusement la seule loi qui m'eût été imposée. Je me laissai séduire par l'honnête proscrit, qui cherchoit un parrein pour un fils nouveau né. Il entra; & j'imitai notre premier Pere qui fut trompé par le serpent. Il arriva qu'on me chassa de ma loge, comme je l'avois mérité. Je fubis sans murmurer la peine due à mon crime: & en effet dans un port de mer ne puniroit-on pas plus rigoureusement celui, qui par sa négligence n'y laisseroit pénétrer que la peste!

Mon protecteur mal obéi fut cependant assez généreux pour ne point m'abandonner dans ma

misere. Je vins à l'armée chargé d'une lettre de recommandation de lui pour un Officier Général. Elle me valut l'emploi de Garde-Magasin des fourages à D... Ce poste, dans lequel je n'avois que cinquante écus d'appointemens par mois, me parut d'abord une ressource d'autant plus médiocre, qu'il me restoit à nourrir bien des gens. Mais l'un de mes Aides, nommé Dioméde dans un quart d'heure de leçon me prouva clairement, contre toutes les règles de l'Arithmétique, que ma place de dix-huit cens francs devoir à la fin de l'année me procurer, tous frais faits, une somme de cinquante mille livres. Je réfléchis à ce sujet sur le peu de réalité des choses le mieux démontrées.

Je remis mes intérêts avec empressement dans les mains d'un tel homme-d'affaires. Il recevoit des paysans les fourages bien

secs ; à un certain poids ; il les délivroit ensuite aux troupes mouillés , &c à un poids favorable. Si les mauvais tems où l'ennemi déterioroient une partie de mes denrées , dans les écrits qui le constatoient on ajoutoit aux quantités quelques zeros seulement. Enfin , suivant la coutume , cent entrepreneurs payés pour me fournir des matières achaetoient celles que mon Aide m'avoit acquises. Ils me livroient quelquefois dans une minute de la main à la main deux mille sacs d'avoine , & autant de quintaux de foin.

Par ces innocens moyens , & par d'autres non moins plai-
sants qui seroient trop longs à détailler , Dioméde parvint en
peu de mois à me faire un fond
de deux mille louis d'or. Mais ,
ma fortune fut semblable à ces
fusées d'artifice , qui s'élancent ,

s'élévent, brillent, & tout-à-coup s'évanouissent. On eut la méchanceté de me rendre responsable des manœuvres de mon Aide ; & je fus prié de quitter D... Mais j'eus le soin de n'y pas oublier ma bourse.

Le quartier général se trouvant près de Cologne , je me rendis en cette ville plus remplie alors de François que d'Allemands. Elle étoit aussi abondante en maîtresses ; je me ressouvins d'une Laïs aux eaux de Jasmin qui jadis m'avoit ruiné en France ; je ne vis point de femme. On y dansoit tristement , & surtout on jouoit beaucoup. Je crus pouvoir amuser mes loisirs autour de ces tables , sans tapis , & sans pieds , sur lesquelles on voyoit souvent rouler les mines du Pérou , & les flots du Pactole. Je devins membre de ces assemblées de jeu , nommées élégamment *Tripots*. J'y

gagnai d'abord quelque argent. J'espérai que l'affiduité de mes sacrifices dans ces temples de la fortune m'attireroit de plus en plus ses faveurs; mais loin de voir accomplir mes espérances, j'y devins victime moi-même; l'on m'y dépouilla peu-à-peu de la plus grande partie de mon bien.

Un jour, où dans le fond du temple je réfléchissois sur mon malheur en pestant, en dévorant des cartes, & en rongeant mes doigts, j'apperçus près de moi Dioméde. Depuis ma catastrophe à D... je l'avois prié de vouloir bien me priver le plus qu'il pourroit de l'honneur de sa présence. Quoiqu'il eut depuis joué quelquefois à mes cotés, je ne lui avois point parlé à Cologne. Il m'aborda ce jour là, & vint me dire affectueusement qu'il déployroit mon triste sort. Je suis d'autant plus fâché de votre infor-

tune , ajouta-t-il en soupirant , qu'ici votre argent est mal perdu. Il l'est si bien , lui répliqua-je avec dépit , que vraisembla-blement je ne le reverrai de ma vie. Nous ne nous entendons pas , reprit-il d'un ton de protecteur , j'ai voulu vous dire que dans cette Académie , composée de tant d'honnêtes gens brillans , ou décorés , ou titrés , on n'y gagne point , mais on y vole. J'ai été moi - même le témoin de cent tours qu'on vous a faits pour y parvenir , & je vous en aurois averti , si votre morgue conti-nuelle à mon égard m'avoit per-mis de vous aborder. Ah , mon cher ami ! m'écriai-je tout-à-coup vivement , vous avez eu grand tort de ne pas me parler. Quels sont , s'il vous plaît , mes voleurs ? où sont-ils ? je veux les faire ar-rêter. Parlons moins haut , me répondit Diomède , ou plutêt

allons nous promener sur les bords du Rhin. Je vous découvrirai là des choses qui exciteront votre bile ; mais pour la calmer, vous y jouirez avec moi d'une vue admirable.

CHAPITRE VI.

Nous volâmes sur les rives du fleuve, & Diomède reprit son discours en ces termes : personne n'ignore que depuis très-long-tems les joueurs fripons ont été appellés Grecs, parce que les Héros de la Grèce s'ennuyant autre-fois devant Troye, inventerent l'art amusant de se dépouiller les uns les autres avec dextérité.

On a fait une prétendue Histoire des Grecs modernes, où l'on voit à la vérité les tristes récompenses qu'ont obtenues quel-

quefois leurs talens ; mais on n'y trouve aucun des moyens dont ils se servoient pour tromper la clairvoyance même , & en un mot , aucune partie de leur art sublime. S'il avoit été connu de l'Historien , & développé dans son ouvrage , vous l'auriez lu sans doute , & un petit volume eût sauvé votre bien. Ah Ciel ! repliquai - je en interrompant Dioméde , que n'ai-je pu trouver un tel livre , & l'acheter au poids de l'or , & du diamant !

Commençons , reprit-il , par vous faire connoître les grands principes. Tout homme n'elt pas propre à pratiquer l'art des Grecs. Celui qui veut briller & prospérer dans cette carriere doit songer qu'elle est de difficile accès , & autant périlleuse , que lucrative. Il faut que la nature l'ait généralement bien organisé , & qu'elle ait eu surtout pour ses

nerfs & ses muscles une vraie tendresse de mère. Son esprit doit avoir une teinture des beaux arts, & connoître à fond les ressources de l'éloquence. Ce sera peu de chose encore, s'il n'est doué d'un génie inventif qui lui ménage des conquêtes sur ses camarades mêmes. Il doit enfin sçavoir faire des armes en maître, & même avoir appris à sauter, au cas qu'il se trouve contraint quelque jour à ne point passer par les portes.

Le Grec novice qui possède ces heureuses dispositions du corps & de l'ame se fait d'abord une étude de la théorie de son art, pour passer en secret à celle de la pratique. Il apprend des escamoteurs l'art frivole de cacher dans ses doigts des boules de liège, de changer à la vue les pommes en oiseaux, & les louis en jettons, pour être sûr de parvenir avec le tems à chan-

ger plus réellement les jettons
en louis.

Marquer les cartes ; piper les
dez ; connoître parfaitement , à
la vue , & au toucher , les diffé-
rences des marques ; arranger les
cartes en paroissant les mêler ;
forcer adroïtement son joueur à
couper où l'on veut ; donner ,
ou garder les cartes dont on a
besoin pour certains coups ; avoir
autour de soi un aide , avec qui
l'on s'entreteint par des signes
inconnus au vulgaire , & qui ins-
truit , ou qui coupe ; jouer quel-
quefois avec lui , & travailler à
perdre pour le faire gagner de
grosses paris qu'en secret on par-
tage ; telles sont , en général , les
connoissances & les manœuvres
des Grecs qui visent au grand.

Entrons maintenant dans des
détails plus circonstanciés. Le
Grec insinue dans ses dez des
matières pesantes pour les faire
tomber

tomber sur le côté favorable ; ou bien il les coupe de façon que la baze dont il a besoin soit beaucoup plus large que les autres faces , ou bien encore son deuz porte le point de six , ou tel autre , sur chacun de ses côtés. Il escamote dans une partie les deuz dont on se sert pour mettre les siens à la place. Tout ceci n'est que de la petite Grece ; les marques & les manœuvres dans les cartes sont plus déliées , plus scavantes , & d'une toute autre conséquence.

On les marque au couteau , à l'ongle , à l'épiangle , à l'encre , au jus de citron , au jus d'oignon , au lait , & à plusieurs autres liqueurs. Les marques au couteau & à l'ongle se font ordinairement sur la carne des cartes , un trait pour l'as , deux pour le Roi , trois pour la Dame , & ainsi de suite. Les traits d'épingle sur les

II. Partie.

D

bords peuvent indiquer les couleurs. On peut aussi piquer les cartes du côté blanc. Les petits rebords de la piquure en dessous se font sentir au doigt, & par sa place, on connoît la qualité de la carte. Le jus de citron, & beaucoup d'autres liqueurs, doivent la marquer par dessus, en traits deliés & diversifiés. Pour les appercevoir on a le soin de jouer à côté d'une fenêtre, & on s'accuse d'avoir la vue un peu basse. On peut enfin papillonner les cartes, c'est-à-dire relever un peu les coins.

Ces façons de marquer les cartes ont des inconvénients. Elles veulent être préparées d'avance, & glissées à la place d'autres. Mais il est un moyen facile & admirable de marquer ses cartes en jouant, & dans la meilleure compagnie. On a dans son gousset un morceau d'encre de la Chine.

Après avoir mouillé dans sa bouche l'un des doigts de sa main droite, on le porte sur l'encre. La couleur légère dont il se charge doit être transportée entre deux doigts de la main gauche, lesquels on tient serrés en jouant, jusqu'à l'instant où l'on a rempli son dessein. Vous avez dans votre jeu des As, ou des Rois, ou telle autre carte: vous en appuyez la carne inférieure sur la couleur brune, sans qu'on puisse s'en appercevoir. Quand les marques sont faites, on se mouche, & avec son mouchoir on ôte de ses doigts le reste de la couleur, devenue inutile, & qui pourroit trahir.

J'ai vu, continua Cléoméde, qu'on s'est servi plusieurs fois contre vous de ce moyen charmant. Mais on vous a fait le lendemain, un tour bien plus curieux. On vous proposa pour

adverlaire un vieillard vénérable, qui, disoit-on, ne pouvoit jouer qu'en lunettes. On avoit fait sur vos cartes des points & des virgules imperceptibles à votre vue. Votre joueur cependant, à l'aide de ses lunettes faites en microscopes, les lisoit couramment, & les connoissoit beaucoup mieux par le côté blanc, que par l'autre.

CHAPITRE VII.

Les cartes étant marquées, il est très-facile de les arranger. Plus on y emploie de tems, & plus votre adversaire innocent croit que vous les mêlez. Mais il est bien plus beau encore de pouvoir assurer son gain, sans marquer ses cartes. Le bon Grec scâit d'avance l'arrangement du Cartier, qui fournit le logis où il juge. Ainsi en dépliant le jeu de

cartes sur une table, & paroissant les mêler une à une, il met ensemble & sépare celles dont il a besoin. De plusieurs petits paquets ainsi arrangés, il en forme un considérable, qu'il mettra dessus ou dessous, & auquel il ne touchera point quand il mêlera. Le coup est-il joué; voyez le relever ses cartes; il s'assure toujours des cinq ou six dernières, lesquelles il arrange, faisant semblant de diviser les couleurs. Aurez - vous l'œil sur ses mains, quand il reprendra ses cartes pour donner, il les mêlera à la Parisienne. Or voici ce que c'est: la main droite prend la partie supérieure du jeu, que tient la gauche, & porte dessous cette partie, en remuant beaucoup le doigt du milieu &, l'annulaire sans toutefois larder les cartes. On recommence plusieurs fois la même manœuvre, & il paroît aux yeux de tous qu'on

a beaucoup mêlé, quoique effectivement le jeu se retrouve alors dans le même ordre où vous l'avez pris.

Les cartes arrangeées suivant les vues du Grec, il n'a souvent encore rien fait : car enfin, dans toutes les parties, il faut donner à couper. Mais c'est en ceci précisément, où il sera le moins embarrassé. Ces Messieurs ont trois clefs, qui les rendent certains à cet égard; de notre complaisance, & qui nous contraindront, bon gré malgré, à couper suivant leurs désirs. Ces trois moyens merveilleux sont le pont, le tuilage, & la mère-carte.

Avec les deux premiers doigts de la main droite on courbe le jeu entier, sur l'index de la gauche. On relève ensuite la moitié du jeu seulement, avec les mêmes deux doigts; & faisant semblant de mêler, on passe dessous cette

moitié: il se trouve au milieu du jeu, deux parties concaves opposées, entre lesquelles l'adversaire doit nécessairement couper. Il vous remet ainsi le jeu, tel qu'il étoit précédemment arrangé; & c'est ce qu'on appelle faire le pont.

Le tuilage est différent. Tuiler une carte, c'est la rendre concave dans sa longueur, de sorte qu'elle ressemble à une tuile faite en canal. C'est ce qu'on exécute en jouant, & avec le pouce de la main droite. On place ensuite dans le jeu la carte, qu'on a rendue ainsi concave. Votre joueur coupera aussi de nécessité sur cette carte, qui produit un intervalle très-marqué.

La mère-carte est la troisième clef, & la meilleure de toutes. C'est une carte plus large que les autres d'une demi-ligne, ou d'avantage. Le coupeur en posant

(64)

ses doigts sur le jeu , la trouve toujours , & l'enlève avec les cartes qui sont dessus. Le Grec fait la largeur de celles dont on use dans la société qu'il fréquente. Il en trouve chez les Cartiers de plus larges , & en apporte un jeu dans sa poche. Dès qu'il joue , il escamote l'une des cartes qu'on lui donne , & en tire de sa poche , pour la remplacer , une large qui lui ressemble. Au reste pour que son coupeur ne puisse point appercevoir sa manœuvre , par le côté du jeu , il le lui porte jusques sous le nez ; & l'on ne manque jamais de lui sçavoir beaucoup de gré de sa politesse.

Les trois moyens dont je viens de parler échoueront cependant quelquefois devant un joueur demi-sçavant , ou que la nature aura favorisé d'une forte doze de méfiance. Quelle est alors la ref-

source du Grec ? Il se résout , à l'abri de ses longues manchettes , à faire habilement sauter la coupe , c'est - à - dire à la remettre dessus , sans qu'on puisse s'en appercevoir. Pour cela , il met à l'ordinaire sur la coupe la partie restante du jeu : il fait ensuite néanmoins que cette partie déborde. Le jeu entier étant porté dans sa main gauche , il le couvre bien de sa droite. Alors il serre en long la partie supérieure du jeu , avec le poucè & les deux derniers doigts de cette main droite. Il retire lestement , avec sa gauche , la partie inférieure , qui est la coupe. Il baisse sa main droite , en élevant le coude : & avec les deux premiers doigts de sa gauche , il remet enfin dessus cette coupe , laquelle il fait passer dans la main droite qui s'élargit. Tous ses spectateurs jugeroient qu'il a voulu seulement

faire craquer ses cartes. Ce sont encore de petits tours, Monsieur, qui en ma présence, vous ont fait souvent repic & capot.

Je frapai du pied à terre, entendant cet aveu, & mon courroux étoit prêt à s'exhaler, quand Dioméde continua de la sorte : il faut avouer que l'homme, si grand & si puissant en certaines rencontres, est bien foible & bien insuffisant en d'autres. Le Grec même a besoin quelquefois d'un aide, qu'on nomme ordinairement un Acolite. Si vous jouez contre le sçavant fripon, son Acolite pariera pour vous peu de chose. Il aura par ce moyen, le droit de regarder votre jeu, & il y joindra l'art de le faire connoître en entier à son associé clairvoyant : on appelle cela *faire le service*.

Le nombre trois n'est pas plus essentiel aux Francs-maçons, que

le nombre quatre l'est devenu aux Grecs habiles. Ils ont dans le jeu de cartes quatre As, quatre Rois, quatre Dames &c. Leurs signes sont aussi soumis à ce nombre. Ils dénotent ordinairement le pique, le trefle, le cœur & le carreau par un, deux, trois & quatre tems. L'Acolite veut-il faire signe de l'œil ; le mouvement en haut est un & pique, le mouvement en bas est deux & trefle, celui à droite sera trois & cœur, enfin celui à gauche signifiera quatre & carreau. Ou bien votre espion s'appuyant sur sa canne, montrera dessus un, deux, ou trois, ou quatre doigts. Dans les parties de piquet, il peut faire encore ses signes pour les quatorzes en prenant du tabac, par le nombre des tems qu'il y employe, ou par la voyelle qui se trouvera à la tête d'un couplet qu'il fredonne. Oter son mouchoir de sa poche, le re-

Dvj

mettre ; rousser deux fois & cracher une , feront enfin à votre joueur des tems & des renseignemens pour le faire viser à une quinte. Las de perdre au piquet , je vous ai vu jouer quelquefois à la triomphe. C'est surtout à ce jeu là , Monsieur , que le service de l'Acolite est essentiel , & n'a jamais manqué son effet. Par son entremise secourable vos cinq cartes sont moins bien connues de vous , que de votre adversaire. Ce dernier a pourtant le soin de ne pas perdre ses autres petits avantages. Après un coup joué , il remarque en levant les cartes celles de la même couleur qui se trouvent ensemble , & vous coupez dans un petit pont , de façon qu'il aura toujours au moins trois atouts. Il tuile dans son jeu de cartes les sept , & dans le vôtre les Rois ; vous ne manquerez jamais de couper sur de petites car-

tes, & lui toujours sur de grosses. Je vous vis perdre un jour deux cens louis à de pareils manéges. Vous quittâtes enfin le jeu en pestant, & vous allâtes parier à une table voisine pour l'un des forts joueurs de piquet du pays... A ces mots, j'interrompis Dioméde, dont les discours étoient pour moi des coups de poignard. Je pariai, lui dis-je, & je perdis. Mais avouez, mon ami, que cette fois là, si je fus malheureux, du moins je ne fus point dupe. Vous allez en juger, me répondit-il, par tout ce que je vais vous apprendre.

CHAPITRE VIII.

Dès qu'un Grec dans une ville, est renommé grand joueur de piquet, il y trouve rarement des du-

pes qui veuillent jouer contre lui. Qu'arrive-t-il alors ? Il attend l'apparition de quelque Grec étranger, & inconnu. Sur des soupçons fondés, il l'aborde en quelque lieu reculé. Ils conviennent là de se trouver un certain jour dans une Académie de jeu, d'y feindre qu'ils ne se sont jamais vus, & d'y jouer enfin une partie contre. Cela signifie que l'étranger doit parier, gagner beaucoup, & partager les profits avec son joueur. La partie se fait, & cent personnes parient avidement pour le compatriote renommé. Il joue bien, pour satisfaire les témoins, mais il devient pour son camarade adversaire le meilleur des Acolites. Il coupe dans des ponts à demi-formés. Il assemble les As en relevant ses cartes, pour sçavoir où les prendre & pouvoir les donner ; il les laisse escamoter à son joueur, qui les

met sur sa chaise, & qui ne se donnant que huit cartes, les y ajoute invisiblement. Pour faire connoître son jeu, le Citadin arrange sur la table ses cartes, en petits tas par couleurs, & sur le grand principe des quatre tems. Il marque par ses boutons ce qu'il craint en quintes, ou en sixièmes ; & par dessous la table même, ses pieds jouant leur rôle sur ceux du camarade, lui indiquent par un ou plusieurs coups, & en baissant ou levant, les quatorzes qu'il appréhende. Le Grec étranger, quand il est en dernier surtout, pérore avec esprit, & se mouche sans fin, pour donner le tems à son joueur de prendre ses cinq cartes, & de l'instruire à point nommé ; de sorte qu'il ne peut manquer de ruiner la galerie. Le Citadin jure, perd en apparence quelques louis, & pille en effet impunément la moitié

des biens de ses chers compatriotes. Telle étoit à peu près , Monsieur , cette partie où vous fîtes vos paris malheureux.

De-là vous passâtes dans un autre appartement pour vous refaire au trente-&-quarante , & vous futes tout étonné que le malheur vous y suivit encore. Par les tours que je vais vous révéler , & desquels vous effuyâtes un bon nombre , jugez s'il étoit à présumer que vous y seriez plus heureux. On joue ordinairement ce jeu là avec un tas de cartes prises au hasard sur la table. L'art du Grec consiste surtout à porter sur lui des paquets de cartes , arrangés pour passer quatre ou cinq fois de suite. Il tâche de placer ces paquets sur le jeu qu'il tient , ou de les y faire placer par un Acolite aposté. Suivez toujours des yeux sa main gauche. Pour peu qu'elle s'approche du sein , le paquet

étoit sous sa veste. S'il relève sa culote, c'est pour le prendre dans une petite poche à côté. S'il tire sa chaise entre ses jambes c'étoit encore là le paquet ; ou bien il l'aura pris dans son bas roulé. Si après un coup perdu, & tandis qu'on retire l'argent, il joint ses mains sur sa tête en s'écriant qu'il est bien malheureux ; c'est la main droite chargée du paquet qui s'en décharge dans la gauche. S'il baisse cette main en donnant un coup de coude en dehors, c'est le paquet qui au moyen d'un ressort, lui arrive de la manche. Manque-t-il un tapis sur la table ; le Grec prétend qu'on ne sçauroit en relever les cartes. Il les traîne mal-adroitemment vers le bord avec la main gauche. Sous la table est la droite qui l'attend avec le paquet renversé. Il place dessus les cartes qu'il traîne, & en faisant changer de main au jeu,

il le retourne lestement , de façon que le paquet se trouve dessus , & vous ruine. Si des yeux bien ouverts l'éclairent de trop près , il ne fait rien par lui-même ; mais il donne à couper à son Acolite. Celui-ci cache dans sa main & sous sa vaste manchette un paquet surmonté d'une mere-carte & de plusieurs cartes encore. Il pose le tout sur le jeu qu'on lui présente , & coupant élégamment de deux doigts , enlève la mere-carte & la partie supérieure qui couvroit justement le paquet. Après avoir passé quelques coups le Grec a-t-il besoin de secours ; il paye au loin de l'argent à son côté gauche avec sa main droite. Sa gauche se trouvant couverte de son coude droit , reçoit encore invisiblement un paquet du voisin. Dans un autre moment , un Acolite le voyant prêt à tirer , arrête & couvre aussi d'un pa-

quet la main dont il tient les cartes, en lui disant que la patrouille monte. On va voir, la patrouille n'est point là, & on continue. Le joueur cependant ne paroît pas tranquille. Il assure qu'il entend du bruit dans l'antichambre, & va sçavoir lui-même ce que c'est. Il eut'ouvre la porte, & dit qu'il s'est trompé ; mais dans le même instant, & par l'ouverture, il reçoit le paquet d'un Grec caché dans l'antichambre. Les paquets se feront enfin épuisés ; & vous mettrez sur un dernier coup douze fois plus qu'aux précédens. Vous allez voir comme le fripon s'en tirera. Il couvre d'abord votre mise pour vous engager mieux à la laisser. Il semble ensuite qu'il va tirer vos cartes ; mais non, il réfléchit tout haut que pour un si grand coup, il paroît convenable de remêler. Ses cartes passent & lui reviennent. Il est de-

(76)

bout pour sa commodité. Un Acolite accoudé sur la table vis-à-vis, regarde par dessous dans les cartes qu'il mêle, & l'avertit par un signe toutes les fois que la dernière est un dix ou une figure. Le Grec porte cette carte au-dessus du jeu. Il remèle encore le bas jusqu'à ce qu'il soit averti. Autre signe, autre carte dessus. Il mêle encore & ne s'arrête, que lorsque quatre signes lui ont procuré certainement un quarante sur ses cartes. Cela fait, il couronne l'ouvrage d'une mere carte & de quelques autres. L'Acolite coupe, & il vous revient quatre fois dix pour vous consoler de vos pertes précédentes.

Je ne pus entendre tant d'horreurs sans me trouver tout disposé à battre le sieur Dioméde, qui avoit eu la barbarie de ne point m'avertir. Ecoutez encore, me dit-il, avec affection. L'his-

toire doit au moins intéresser son Héros. Enragé de perdre toujours en pontant au trente-&-quarante, je vous vis un jour résolu à le donner vous-même. Vous fîtes mêler, & mêlâtes avec la défiance la mieux fondée & la plus équitable. Tout étoit en règle jusques-là. Mais vous fîtes couper un Grec. Il avoit en main un paquet arrangé à la manque, surmonté de quelques cartes, séparées par un petit pont. Il vous coupa, & comme de raison, vous perdîtes tout votre argent en six minutes.

Vous partîtes excédé. Vous revîntes ensuite chargé de nouveaux louis pour ponter au pharaon. Il faut vous apprendre quelques petites finesse de ce jeu, au moyen desquelles on dévalisé vos pareils, & dont vous fûtes encore la victime. Les banquiers en titre sont ordinairement pourvus d'un

grand fonds de mémoire. En prenant un jeu de cartes, ils en ıçavent l'ordre & la marche. Ils mêlent eux-mêmes leur jeu, sur le prétexte qu'on pourroit le marquer ou en escamoter une partie, & qu'ils répondent de la taille. Il leur est donc très-facile de faire gagner ou perdre certaines cartes, c'est-à-dire de les router, sans même qu'elles soient marquées. Ils les arrangedent sur la table, tandis que vous jureriez qu'ils les mêlent beaucoup. Ou bien avec deux doigts de la main droite, on prend du jeu une carte dessus & une carte dessous & on les jette ainsi sur la table deux à deux. Le Grec les connoît comme s'il les voyoit. Il en forme de petits tas séparés qu'il reprend ensuite, mais entre lesquels il a soin de ne pas mêler ceux dont il a besoin. De cette dernière façon, on route surtout les petites cartes en paix

& impair. Quant aux figures, elles sont toutes dessus dans certains jeux de cartes : en prenant pour mêler carte dessus & dessous, on met dix fois de suite, si l'on veut, figure & blanche. La figure vient-elle engain deux fois, le ponte ne la suit pas. Perd-elle au contraire trois fois, il la surcharge, la suit avec acharnement, & dans quelques instans il épuiseroit un trésor.

CHAPITRE IX.

Le banquier Grec enveloppe tout son jeu de sa main gauche sur le motif qu'on pourroit voir la carte de dessous. Il appröhendroit aussi qu'on n'apperçoive les figures par dessus. Il les distingue lui-même des autres cartes par le ton de leur blancheur, qui en

effet est différent pour une bonne vue. Mais cette main gauche refermée le fert merveilleusement, quand il sciait qu'une carte bien chargée va nécessairement venir en gain. Il file alors la carte, & voici ce que c'est. Avec le pouce de la main gauche il retire un peu vers lui la première carte. Dans le même instant, le pouce de sa droite vous tire la carte seconde, & vous la présente en perte, tandis qu'elle devoit gagner. S'il a routé ses figures, & qu'il les voye arriver en gain, il n'a qu'à prendre une fois la carte de dessous le jeu, au lieu de celle de dessus, & toutes ses figures changées de côté, ne doivent plus manquer de perdre. On peut ajouter à cela que le Grec en tirant une carte, doit connoître au tact si c'est une figure. Il parvient même souvent à distinguer toutes les autres par un moyen que

que les grands Grecs n'ignorent pas. On racle à plusieurs reprises le dessous de l'index, & on en enlève l'épiderme. On savone enfin cette partie, & on la rend ainsi capable de faire discerner la différence même des atomes.

Vous perdistes encore beaucoup à de semblables manœuvres; & je vous entendis promettre à bien d'honnête gens que vous ne pourriez plus au pharaon. Cela n'est que trop vrai, répondis-je à Dio, méde; je fais que le Banquier, quand même il ne tromperoit pas, a toujours un avantage considérable sur le ponte. C'est sans doute, par cette raison, reprit-il sérieusement, que vous formâtes la résolution de vous associer le lendemain à une forte banque. Vous fîtes même les trois quarts des fonds. Or voici ce qui fut pratiqué, pour vous dégouter sans doute des sociétés de ce genre,

II. Partie.

E

Le Banquier avoit son Acolite placé vis-à-vis de lui, lequel se plaignant d'une forte douleur de reins, se tenoit très-courbé pour son soulagement. Avant de donner, votre associé mêloit beaucoup, & je vis que vous en étiez enchanté. Il faisoit des tas sur une table, & les remêloit même l'un après l'autre en haussant les coudes. L'Acolite regardoit alors par dessous, & tâchoit de bien distinguer les sept ou huit cartes de l'un des tas. Dès qu'il y étoit parvenu, il en donnoit avis au banquier par un petit coup de doigt sur la tabatiere. Votre associé remarquoit bien le tas connu, & le mettoit à part. Il mêloit ensemble les autres parfaitement, & glissoit celui-là dans son jeu, bien haut ou bien bas, mêlé seulement à la Parisienne. Il vous faisoit ensuite couper vous-même. Qu'arrivoit-il de ce mané-

ge là? Dès que l'Acolite voyoit par-
roître la première carte du tas ob-
servé, il étoit sur des six ou sept
cartes suivantes. Il jouoit alors
dix louis à propos, faisoit paro-
li, maslé-en-avant, sept & leva ;
& au moyen de quelques bres-
ches pareilles, il décrussoit des fonds
en comble en peu de tems, l'é-
difice de votre fortune...

Qu'on imagine, s'il est possi-
ble, le courroux & la rage dont
je fus atteint à ce discours de
Diomède. Je n'y pus plus tenir.
Je m'emportai contre lui, & je
lui fis un crime de ne m'avoir
point parlé dans l'occasion. Je
l'accusai même d'avoir sans doute
été l'un des complices de mes
voleurs. Il s'en excusa, tantôt en
grondant, & tantôt en plai-
tant. Pour dernière preuve de son
innocence, il me dit que sa fran-
chise & les renseignemens qu'il
yepoit de me donner devoient

entièrement le justifier à mes yeux, Je me rendis malgré moi à cette excuse vraisemblable, & qui pourtant pouvoit ne rien prouver. Mais, mon ami, repris-je ensuite, que me reste-t-il à faire en cette occurrence ? Faut-il aller dénoncer à la Justice ces honnêtes gens de tous états ? Dois-je plutôt les prendre chacun en particulier, & leur dire de me rendre mon argent ? Vous pouvez certainement, me répondit Diomède, user de l'un & l'autre de ces moyens. Mais apprenez auparavant ce qu'il doit en arriver. Premierement vous ne pourrez faire que des plaintes vagues & sans preuves. En second lieu, vous n'avez pas payé à certaines gens la permission de rester dans ce pays. La Justice vous trouvera plaisant, & coupable d'avoir joué à des jeux défendus. Elle vous fera donc payer les frais de ses

démarches; & de sa décision;
 Quand vous irez en particulier
 prier les joueurs de vous rendre
 vos louis d'or, leur première ré-
 ponse sera vraisemblablement un
 jurement des moins polis, leur
 seconde un soufflet, & leur troi-
 sième un coup d'épée. Vous ri-
 posterez avec courage; mais votre
 adversaire bien garni en dessous,
 se moquera de vos bottes; & par
 une seconde bien appliquée, il
 vous délivrera pour jamais du
 chagrin de vous plaindre avec
 raison.

CHAPITRE X.

J'e fus très-peu satisfait des ré-
 flexions de Diomède. Mais que
 faut-il donc que je fasse, lui répé-
 tai-je avec impatience? Pour pou-
 voir regagner mon argent, jouerai-

huij

je encore avec mes Grecs, ou avec d'autres ? N'auront-ils pas à mon service de nouveaux tours de leur invention ? La chose seroit possible , me répondit mon consolateur. Ces Messieurs ont ordinai- tement une imagination si féconde ! & d'ailleurs vous ignorez encore tant de choses ! aux jeux d'adresse ou de scavoir , tels que le billard , la partie , les échecs , le trictrac , d'abord ils joueront mal & se laisseront perdre , pour vous persuader que vous en sca- vez plus qu'eux , pour vous échar- ner au jeu , & vous dépouiller ensuite. A toute sorte de jeux de carte , ils peuvent tuer d'un côté les grosses , & les petites de l'autre. Ils vous feront un pont d'une carte pliée en zigzag. Ils ont aussi des cartes inégales , les petites étroites & les grosses larges , ou les unes courtes & les autres lon- gues , ou bien les unes savonées ,

& les autres frôtees de sandar-
que. En donnant ils choisiront
sans peine, vous glissant avec ai-
sance la seconde au lieu de la pre-
miere, ou donneront mal s'ils ont
manqué un tour essentiel. S'ils
n'ont point d'acolites, ils vous pla-
ceront devant des miroirs. Jouez
avec eux au quinze ; le tact leur
indiquera la carte qu'ils auront
à vous donner ; ou bien ils la ver-
ront dans une tabatiere bien polie,
qu'ils tiendront à côté pour leurs
besoins. Ils pourront la voir aussi
dans une bague d'acier à facettes
qu'ils porteront au petit doigt.
Celui qui donnera, guettera la
dernière carte en prenant le jeu.
Avec le doigt du milieu de sa main
gauche il tire à part cette der-
nière carte, pour se la donner à
propos sur un va-tout qui vous
ruinera. Au quadrille ou au tri,
les As noirs se trouveront tou-
jours dessous quand ils auront

relevé les cartes ou qu'ils donneront. A la dupe , ils auront assemblé quatre cartes du même point , & vous leur couperez sur la dernière. Au brelan , ils feront plusieurs contre vous , se montreront leurs jeux ou se les feront connoître par signes , & ne tiendront votre argent que lorsqu'ils devront le gagner ; ou bien en vous donnant un bon brelan , ils n'oublieront jamais d'en prendre un supérieur. Vous jouerez enfin avec de belles Grecques , qui vous feront des minés pour distraire vos yeux , tandis qu'elles travailleront à les faire pleurer. Et vraisemblablement avec de telles personnes , vous aurez de la peine à vous refaire. Au reste , dites-moi ? Vous restez-t-il beaucoup d'argent ? Hélas ! lui répondis-je , en soupirant , j'ai peut-être encore une centaine de louis , & c'est tout ce que je possède

dans l'univers. Cent louis sont une ressource, reprit-il d'un air satisfait. J'irois à votre place les hasarder au passe-dix. Ne mettez rien sur les coups des autres ; attendez votre tour pour la main, visitez vos dez, & tirez hardiment. La fortune vous sourira peut-être & vous attend dans un trictrac.

Je remerciai Dioméde de son dernier avis. Je le quittai, & je courus à l'Académie sentant renaître dans mon ame les charmes d'un espoir fondé. Dès que j'entrai, je me vis accueilli par une douzaine de mes brillans coquins. Je dis tout haut le dessein qui m'amenoit ; & je demandai qu'on eût soin de me fournir les meilleurs dez d'Allemagne. La fortune me fut enfin favorable. Je passai d'abord six fois de suite, & je vis rouler vers moi les torrens d'or qui s'en étoient éloignés si souvent. A cet aspect, je

fentis mon ame s'épanouir , & mille soupirs de joye s'élançerent tout-à-coup de mon cœur. Telle une fleur à demi-féchée par le soleil de la veille , dès qu'elle est huimée par la rosée du matin , se ranime , s'entrouvre , & s'embellit. Son calice radieux répand enfin dans l'air qui l'entoure les parfums , que son sein frétri avoit long-tems dérobés à la nature...

A ce style fleuri , à cette peinture des effets d'un bonheur long-tems désiré , je reconnus le pauvre diable en bonne humeur. Eh bien , Monsieur , lui dis-je , en l'interrrompant , votre prospérité fut-elle du moins constante ? J'en suis à mon septième coup , reprit-il avec gayeté. Il éroit des plus favorables. Deux des restes dans le trictrac où je jouois , me présentèrent deux fix , mais le troisième poussé trop fortement

sortit du jeu, & roula jusqu'à terre. On chercha ce dez funeste, tandis que les autres deux étoient déjà rentrés dans le cornet. On me le remit avec empressement, & je le tirai de nouveau. Je trouvai encore la fortune propice ; & passant plusieurs fois, j'achevois de vider les bourses de la galerie, quand un homme penda ble saute tout-à-coup sur mes dez. Il dit qu'il faut les examiner, & m'accuse de les avoir pipés pour parvenir à dépouiller l'honorab le asséablée. Qu'arrive-t-il Monsieur ? On trouve en effet l'un des trois dez plein de plomb. Soudain, on ferme les portes. Les uns disent qu'il faut me livrer au Prévôt ; d'autres prétendent qu'il est plus séant de me jeter par les fenêtres. Plusieurs autres mettent ensemble l'épée à la main contre moi, & l'on commence à me piller. Courroucé, honteux,

désesperé , je me recrie. Je dis que je ne suis point coupable. J'ajoute que mes dez ont été donnés par le maître du jeu , mais que sans doute au lieu de me rendre celui qui avoit roulé jusqu'à erre , on l'avoit escamoté pour me livrer un dez pipé. Je pris à témoin de mon innocence la Nature , les Cieux , & les Enfers. Mais j'avois affaire à des Judges , qui étoient tous mes parties. Il fut atrocement décidé que je rendrois tout l'argent gagné sur la déclaration & la bonne foi de mes pontes. Enfin tous ces marrats , malgré mes plaintes , mes cris , & mes exécrations , reprirent leur argent & le mien , & m'en demandèrent encore.

Depuis cette catastrophe affreuse , j'ai quitté le jeu , & j'ai vécu dans le malheur de la vente de mes bijoux & de ma garde-robe. Arrivé dans cette ville pour

y chercher quelque ressource ,
j'y ai rencontré Dioméde , aussi
jeuvré que moi. Mais il a les
espérances les mieux fondées ; &
c'est lui qui me force à venir
vous implorer. Il prétend que
nous pourrions ensemble rega-
gner en conscience ce que les
joueurs m'ont dérobé. Il dit que
si nous trouvons une personne
qui nous prête seulement cin-
quante louis , nous pourrons nous
engager à lui en rendre autant
tous les mois... Je ne me serois
jamais attendu à voir terminer
ainsi les propos du pauvre Dia-
ble. Je l'interrompis pour lui dire
que je ne serois jamais la person-
ne dont ils avoient besoin. Je le
congédiai ensuite brusquement.
Et cependant pour qu'il n'eût
point absolument perdu ses pas
& son éloquence , je lui fis pré-
sent d'un écu , qu'il alla sur le
champ manger à son dîné.

C H A P I T R E XI.

Je mis un espion aux trousses du pauvre Diable, pour tâchet de scâvoir quelle seroit l'issu de ses beaux dessseins. Je l'avois laissé au bord du précipice où entraîne souvent le malheur, lorsque surtout on l'a mérité. Je me sentois ému de compassion pour une ame qui avoit été bonne, & je songeois à le soulager de quelques petits services qui lui seroient parvenus par une main étrangere. Mais j'appris qu'il sortoit de Wesel avec Diomède pour se rendre aux eaux de Spa.

La passion pour les eaux minérales est en Allemagne beaucoup plus forte qu'en France même. Les hommes tirés, qui ont passé quatre mois renfermés

dans leurs tanieres, & qui sortent
de dessous la neige avec l'herbe
de leurs champs, ont besoin aux
approches de l'Eté de voir &
d'entrer en leurs semblables. Ils
vont aux rendez-vous communs.
Leurs femmes restent au Château
pour le garder, & pour exercer
envers les passans une hospitalité
trop souvent intéressée. Les De-
moiselles libres de pareils soins
ne suivent pas leurs peres, mais
elles se rendent seules à d'autres
eaux, où elles ne doivent pas les
rencontrer, pour tâcher d'y recru-
ter des amans ou des maris. Dans
tous ces lieux renommés, on se
donne pendant quelques jours
sans besoin la question extraor-
dinaire. On se parle, on cherche
à se connoître, on aime un peu,
& l'on joue beaucoup. C'est-là
surtout que les Grecs vont boire
du Champagne, & ruiner les pro-
phanes. Ceux qui méditent les

grands coups sont en équipage d'opérateur. Bizarrement chamarrés de clinquant, ils traînent après eux une foule de valets & de chasseurs payés à la semaine, & qui les appellent Barons deux mille fois dans la journée.

Après que j'eus fait quelque séjour à Wesel mes affaires m'amènèrent à Dusseldorf. J'y reçus encore des lettres de la Baronne de Windiggriffin, qui vraisemblablement avoit placé quelqu'un à ma suite pour sçavoir en tout tems où ses épîtres pourroient me rencontrer. Ses expressions étoient devenues d'une tendresse extrême. Elle desireroit beaucoup, disoit-elle, que j'eusse besoin de prétendre les eaux de Kissing, pour qu'elle y pût jouir de ma présence, de mes graces, & de la vive douceur de mon entretien, qui avoit si souvent pénétré jusqu'au fond de son cœur. Le

moyen de résister à de pareilles attaques ! je répondis que je ferrois ensorte de remplir des desirs qui m'honoroiroient , & que ma douceur vive & mes graces ferroient toujours au service de Ma demoiselle la Baronne.

Les circonstances semblerent favoriser mon dessein. Elles m'entrainerent bientôt à Mayence , où je trouvai tout en rumeur lors de mon arrivée. Le peuple & les Soldats François se portoient en foule sur la place publique. On alleit , me dit - on , y exécuter des criminels. Je demandai s'ils avoient été voleurs , ou assassins , & l'on me répondit que c'étoit pis encore. Le logement qu'on me donna étoit précisément sur cette place. Je voulus de mes fenêtres devenir l'un des spectateurs de la cérémonie. D'abord le spectacle n'offrit rien d'extraordinaire pour le pays ;

éti pendit quatre malheureux à autant de potences. Mais entre ces arbres funestes étoit élevé certain échaffaut, que je ne voyois point occupé. Il le fut quelques momens après par un exécuteur, un moine, & un patient, à qui on alloit diviser les membres à coups de barre. J'étois un peu éloigné de l'échaffaut, & j'avois perdu ma lorgnette. J'aurois voulu, sans ces inconvénients, analyser la figure d'un homme qu'on va traiter si tristement. Si je ne pus pas distinguer les traits du criminel, j'eus du moins la satisfaction de l'entendre. Il demanda un délai de deux minutes, pour dire au Public ces paroles.

M E S S I E U R S ,

Vous voyez un homme moins coupable que malheureux, & qui sera roué, parce qu'il n'est point

devenu Général. Mais, un mortet doué de toutes les vertus d'un Conquérant aspire à tort à désolement l'humanité, s'il n'est point décoré d'une haute naissance, & du pouvoir qui la suit. Le grand homme, parti d'une base élevée, vole, plane sur vos têtes, & les frappe à son gré certain d'être loué par celles qui resteront. Si le même homme étoit parti de terre, il eût d'abord écarté la foule & frappé quelques coups; mais, bientôt cette foule resserrée l'eût cultbuté à son tour; l'eût roulé sous ses pieds, & l'eût écrasé. Héros dans le premier cas, il est nommé dans le second scelerat & brigand. Né de ma mere Cesar eût péri comme moi. Sorti du même sang, on eût écartelé Alexandre. Profitez de mon exemple, vous guerriers, & vous bourgeois, qui pourrez le devenir. Ne volez, & ne tuez pas pour votre compte, si vous n'êtes soutenus d'une très-

*nombreuse compagnie ; & ne mettez
rez jamais le feu à une maison,
si vous n'avez pas le droit d'in-
cendier impunément une ville.*

Auton de ce discours je crus re-
connoître l'Orateur. Je dis à Tin-
tillo, qui se trouvoit alors près
de moi, d'aller demander à quel-
qu'un si le coupable n'étoit pas
le Capitaine Tounerman. Il re-
vint bientôt me dire que je ne
m'étois point trompé. J'en suis
très-fâché, reprit ensuite mon
Négre; j'avois fondé, Monsieur;
de grandes espérances sur les ta-
lens de cet homme. Lors de mon
retour en Afrique, je comptois
le mener avec moi. Il m'eût été
certaiñement d'un grand secours
dans la conquête de mon Royau-
me; &c, pour le payer de ses ser-
vices, je lui aurois fais volontiers
un petit Etat de cent lieus.

C H A P I T R E XII,

CEPENDANT à Mayence j'établis un bureau, où quelques personnes intelligentes me débarrasserent du soin de travailler. Je songeais même à quitter ma place, sur tous les bruits de paix qui s'éléverent, parce qu'on m'écrivoyit de Paris qu'un état plus brillant & plus confortable m'y attendoit à mon retour. J'eus alors une légère indisposition, & un Médecin du pays que je fis appeler m'ordonna les eaux minérales. Tout sembloit concourir à m'entraîner vers Kissing. Je formai la résolution de m'y rendre après avoir confié mes affaires à mon premier Commis. Au reste je prévins par lettre Ursule & la Baronne. Cette dernière eut l'art

de me faire paryenir à Wurtzbourg une réponse, dans laquelle j'étois prié d'aller descendre à son Château. Mon amour propre fut extraordinairement flaté de plusieurs avances aussi marquées de la part d'une Demoiselle de qualité, que je connoissois assez fiere. Je revis enfin le Château de Tir-ton-hof-kertz, que deux ans n'avoient pas rajeuni. Les bréchos s'étoient agrandies par la chute pittoresque d'une bonne partie de la tour. Comme on avoit oublié d'ailleurs de faire des réparations à la chaussée, l'eau avoit détruit l'isthme; & l'affiche du Château s'étoit changée en Isle. J'y arrivai, dans une chaise trainée par des Haridelles de poste, ayant devant moi un Allemand qui cornoit, & derrière le Prince de Mitombo.

Je trouvai dans le Château le fils du Baron, qui n'étoit plus

Page. On le nomma vite Comte de Tir-ton-hof-kertz. Il ne ressembloit ni à son pere , ni à sa sœur ; c'étoit le bijou de la famille , ayant du bon sens , de l'esprit , le cœur bon , & des passions violentes. Le Baron étoit dangereusement malade. Sa fille qui paroifsoit triste avoit quitté les couleurs vives dans ses habits & sur son visage. Je fus regalé à mon arrivée , & fêté par le jeune Comte , qui , à la pipe & au chapeau près , eût passé pour un François Provincial. Pour m'éviter le soin d'aller à la fontaine on y envoyoit tous les matins l'un des deux domestiques qui paroifsoient uniquement dans le Château ; & par des transports , qui sembloient exprimer les sentiments les plus tendres , on me retenoit dans l'Isle.

Je m'ennuyai comme Renaud , malgré toutes les instances de la

famille je sortis pour aller voir Ursule, que je trouvai chez le Bailli. Une chute douloureuse, qui l'avoit rendu boiteux, le regenoit encore dans son grand fauteuil. Mais il n'en but pas moins avec moi quatre bouteilles de vin soufré. On imagine aisément que notre conversation dût bientôt rouler sur les gens du Château. J'appris à leur sujet des faits, qui, sans m'étonner, me causaient beaucoup de peine. Le Baron s'éroit entièrement dépouillé pour briller aux yeux des Officiers François. Il lui restoit à peine un peu de terre & son Château. On soupçonnait même qu'il s'éroit défait de ces dernières ressources par des engagements secrets. La Baronne avoit eu à ce prix une petite Cour, qui ensuite l'avoit entièrement abandonnée; & depuis cette époque, elle n'éroit pas montrée en public,

Quelques

Quelques rasades , & une chanson d'Ursule , bannirent heureusement de mon esprit ces idées sombres. Je la quittai très-satisfait , & résolu de venir passer auprès d'elle au moins une moitié de toutes mes journées. Mais combien de beaux projets se perdent en fumée ! disoit ordinairement Tintillo.

De retour au Château , j'y retrouvai le même accueil de la part du Comte & de la Bafonne. Il me parut cependant qu'ils y joignoient de la contrainte. Je crus devoir en chercher la cause dans leur changement de fortune. Je leur dis dans cette idée , avec assez d'embarras , que je craignois de leur être à charge , & je les priai de permettre que je me rapprochasse de la fontaine qui étoit aux portes de Kissing. Le dénouement n'étoit pas loin ; on me fit des reproches sur ma proposition , & de grosses larmes

II. Partie.

F

soulerent des petits yeux de la Baronne. Nous étions seuls ; je la priai de m'expliquer d'où lui provenoit cet attendrissement extraordinaire. Elle me dit nettement, qu'il étoit un effet de l'amour le plus vif. Comme vous m'aimez aussi, Monsieur, continua-t-elle, en s'essuyant, j'ai fait depuis quelque tems des réflexions sérieuses. Enfin j'ai formé la résolution de cimenter votre bonheur & le mien, sous un lien durable, quoique j'eusse dû naturellement être détournée de ce dessein par ma naissance & mes quartiers. Je répondis que j'avois beaucoup de vénération pour les quartiers de la Baronne ; mais que l'état de garçon rassemblloit à mes yeux trop de charmes, pour qu'il me fût possible de les sacrifier à l'honneur qu'on vouloit me faire. Sans attendre de réplique, je sortis à ces mots de la chambre, & j'allai m'enfermer

dans la mienne, où l'on ne me laissa point tranquille bien long-tems.

Le jeune Comte vint me faire une scène à laquelle je ne m'attendois guéres: Il entra sans frapper. Son chapeau enfoncé de côté lui cachoit une oreille & la moitié du visage. Sa main gauche portoit sur son couteau de chasse, & il avoit dans sa droite un parchemin écrit. Je suis fort étonné, me dit-il en m'abordant, que vous songiez à refuser l'honneur de mon alliance: je viens vous engager, Monsieur, à faire, à ce sujet, de sérieuses réflexions. Voilà, continua-t-il en me montrant le parchemin, un bon contrat signé de vous qui vous constraint à épouser Mademoiselle de Windigreffin. Dans quelques-unes de ses expressions, elle vient de me faire entendre que l'honneur de la famille peut être compromis en cette affaire. Vous la terminerez

rez suivant nos désirs, ou tremblez.

Le Comte fortit à ces mots ; & je me crus tombé des nues. J'appelle Tintillo. Je lui fais part de mon embarras. Je me ressouviens que le contrat en parchemin est l'un de ceux qu'on m'avoit fait signer comme témoin deux ans auparavant, étant yvre de bierre & de tabac. Je demande à mon Philosophe quel parti je dois prendre. Il me répond d'abord ce que je fçavois déjà, qu'un engagement n'en étoit point un s'il avoit été, ou surpris, ou forcé. Mais au fait, reprit-il ensuite ; la nuit approche ; faites votre paquet & le mien, tandis que je vole à la poste. Dans un quart-d'heure, au plus, j'arrive en chariot sur les bords du marais. Je rentre à pied. Je prends vos porte-manteaux, & je vous enlève. Le projet de mon Négre me parut bon, & fut exécuté de

point en point sans obstacle. Je ne voulus revoir ni le Comte, ni la Baronne. Tintillo dit à l'un des domestiques du Château, qui nous apperçut, que nous allions loger à une maison voisine, & nous partîmes pour Mayence.

CHAPITRE XIII.

ET DERNIER.

JUSQUES-là je m'étois assez bien tiré d'affaires; mais à peine eûmes-nous marché une heure au clair de la lune, qu'une décharge de quatre mousquets partie d'un buisson voisin, tua l'un de nos chevaux, blessa le postillon, & fit sauter en l'air le chapeau de mon Négre. C'étoit encore peu de chose; cinq hommes à cheval tombent sur nous d'un bois prochain, & le Comte étoit à leur tête. Vous n'échapperez point,

F iiij

me dit-il en arrivant. Amant parjure & traître, songez à retourner sur vos pas, si vous voulez éviter la mort. Dans votre pays, & quelquefois dans le mien, je fçais qu'on se bat tête à tête contre un homme qui nous a outragés; mais je pense différemment. Vous pourriez ajouter le crime de me tuer à celui de m'avoir offensé; & je serois doublment dupe. Mon dessein est plus raisonnnable: je viens, comme il est juste, vous punir au lieu de me battre, & vous sacrifier à mon ressentiment, si vous ne réparez votre faute.

Qu'aurois-je pu répondre à un tel raisonnement, soutenu de dix armes à feu! je me résolus à céder, malgré moi. Le postillon tout sanglant remonta sur son chevâl. On abandonna le mort. Tintillo ramassa son chapeau. Le Comte se mit à côté de moi dans la jolie charrette; & nous retournâ-

mes vers le Château. Tandis qu'on m'entraînoit vers mon épouse future, j'osai encore plaider ma cause. Vous êtes équitable, dis-je au Comte: vous ne fçavez point sans doute qu'on m'a fait signer par surprise le funeste contrat, sur lequel vous avez fondé vos violences. Je lui contai ensuite les moyens, dont on s'étoit servi pour extorquer ma signature. Il déclara que le procédé lui paroiffoit horrible; mais qu'il ne pouvoit se résoudre à le croire véritable, d'autant mieux, me dit-il, que la Baronne étoit remplie d'honneur, & qu'en pareilles matieres on doit toujours s'en rapporter aux femmes. Le Comteachevoit ce mauvais raisonnement, & nous approchions du Château, que nous apperçumes d'assez loin éclairé d'un grand nombre de lumières mouvantes.

Aucun de nous ne put deviner la cause de ce que nous voyions.

On fouetta beaucoup plus nos
Haridelles, & nous arrivâmes au
bord du marais. Une douzaine de
records précédés du Bailli boi-
teux, s'amusoient à piller en règle
au flambeau les logemens que
nous venions prendre. Nous scû-
mes cette belle nouvelle de la
maîtresse d'un chasseur du Baron,
laquelle se fauvoit, avec la bou-
teille, & la pipe de son Amant.
Questionnée avec empressement,
elle nous apprit encore bien-
d'autres choses. La Baronne,
pleine d'honneur, étoit accouchée
d'un garçon charmant. Le Baron,
déjà fort malade, ému de ma-
fuite, & pénétré de la plus vive
douleur aux premiers cris de son
petit-fils, avoit rendu l'ame sur
son grabat. Enfin des créanciers
munis de billets & de contrats de
vente, informés sur le champ de
ces tristes événemens, étoient
venus verbaliser, & travaillioient
à dépouiller de tout le Comte &

(113)

l'honorabile Demoiselle en cou-
ches.

A de telles nouvelles , il n'est pas aisé d'imaginer jusqu'à quel point le Comte fut stupéfait. Un courroux violent succéda bientôt à sa consternation. Je suis résolu, me dit - il , de tomber sur cette troupe de marauts , & de les as- sommer. Mais durant une telle expédition , j'esp re que vous voudrez bien ne pas nous échapper. Je me sentis comme électrisé de sa colere. Ayant d'ailleurs entrevu dans ce qu'on venoit de nous dire un dénouement moins malheureux pour moi , je lui pro- mis , non - seulement de rester , mais encore de lui aider à se délivrer de tant d'importuns. D'a- bord quelques coups de b ton distribués à propos nous firent jour dans le Château. Nous trou- v mes dans l'intérieur beaucoup plus de résistance. Les Sbirres avoient tous des meubles en main:



pour répondre à notre attaque ,
ils nous les jettoient à la tête ,
ou les mettoient en pieces pour
nous en charger en détail. De
notre côté , nous quittâmes les
bâtons , & nous nous armâmes de
barres de fer , & de broches.
Tintillo nous seconde merveilleu-
sement. Il lança sur l'ennemi des
bancs & des poutres , que dans
la chaleur du combat il prenoit
pour des javelines ; & il atteignit
enfin la bonne jambe du Bailli ,
qui de ce coup funeste cessa d'être
boiteux. Malgré cet avantage mé-
morable , la victoire indécise sem-
bloit prête à se déclarer contre
nous , quand plusieurs créanciers ,
voyant dans les meubles brifés le
tort qu'on faisoit à leurs créan-
ces , travaillerent par intérêt à
suspendre les coups , se mirent
entre les deux partis , & entraî-
nèrent hors du Château le Bailli
dolent & sa suite.

Le Comte enchanté de voir le

Château délivré de ses affaillans, & de devoir en partie son salut à mon secours, vint m'embrasser avec transport. Montons, me dit-il ensuite ; je vais vous présenter à Mademoiselle la Baronne. Songeons plutôt, Monsieur, lui repartis-je sérieusement, à convenir ensemble de nos faits : parce que nous avons affommé des records, & cassé la jambe droite d'un Bailli ; vous auriez tort d'imaginer qu'il ne vous reste plus rien à craindre. Je pense au contraire qu'on va faire de nouvelles recrues, pour venir vous piller, & peut-être nous prendre. Le Baron a vendu vos terres & le Château ; il est donc convenable de se hâter d'en sortir. De plus, j'ai beaucoup de respect pour l'honneur de Mademoiselle de Windinggreffin ; mais vous scavez, Monsieur, que depuis deux ans entiers je me suis trouvé à cent lieues de ses charmes : or, pour

Dieu ! dites - moi je vous prie ,
 quel arbre vous avez jamais vu
 capable de pousser des rejettons
 aussi loin. Ne nous flattons , ni
 les uns ni les autres : quelqu'un
 de ces militaires aimables qui vous
 ont ruinés aura fait à votre sœur
 cette mauvaise plaisanterie ; &
 très - certainement elle ne sera
 point à ma charge.

Après avoir réfléchi quelques
 momens sur ce que je venois de
 lui dire , le Comte sentit malgré
 lui la force de mes raisons. Il
 m'embrassa de nouveau , me dé-
 clara que j'étois quitte à ses yeux
 de tous mes engagemens , & me
 pria de le conseiller sur ce qu'il
 nous restoit à faire. Je crus devoir
 alors lui parler franchement.
 Vous n'avez plus , lui dis - je ,
 pour toute ressource en ce pays
 que l'attente d'être nourri dans
 une vilaine prison. Mademoiselle
 de Windiggreffin , n'y sera point
 enfermée , parce qu'elle n'a battu

personne ; mais , parce que votre pere a tout mangé on pourra bien la prier de coucher à la belle étoile. Arrachez - vous , croyez-moi , l'un & l'autre , cette nuit même , à ces petits désagremens. Le Baron sera certainement enterré , parce que son séjour dans sa chambre déplaira nécessairement au créancier qui viendra l'habiter. Je ne serai point l'époux de votre sœur. Mais , je pense qu'elle a de grands talens pour gouverner une maison. Elle a pris d'ailleurs de très-bonnes leçons de vos cuisiniers ruineux. Tout cela considéré , je peux l'ammener avec moi à Paris , où je dois me rendre incessamment. En attendant que les circonstances & son mérite l'élévent peut-être à un rang supérieur , je l'établis dès ce jour gouvernante de mon logis , & de ma cuisine. Il est juste que le petit rejetton François nous suive. Il sera placé par mes soins

très-avantageusement dans l'asyle commun de ses semblables. Et vous enfin, Monsieur, vous nous suivrez aussi. Je n'ai point en France de Château fortifié à vous offrir: mais j'espére de vous procurer auprès de nos Dames une bonne place de Maître des Langues.

Le Comte, après avoir froncé le sourcil, mit enfin l'une de ses mains dans les miennes. J'accepte, me dit-il, une partie de vos offres. Ma sœur dans le moment mérite en effet le sort que vous lui destinez. Elle sera même trop heureuse de quitter à ce prix une patrie ingrate, & qui la met à la rue. Elle vous accompagnera donc à Paris, avec ce petit Etre anonyme, indigne de nous trois. Quant à moi, Monsieur, je ne suivrai point vos avis, & l'usage; je n'irai point enseigner ce que j'ignore. De plus, ma pauvreté ne me fera pas oublier tout ce que

je dois à ma souche. Je vais à Berlin demander une Sous-Lieuténance. Vous recevrez de mes nouvelles, par la gazette de *Lipst*-*tat*; & vous me reverrez à Paris dès que je serai devenu Général. A ces mots le jeune homme monte à la chambre commune, où le mort giffoit à côté du nouveau né. Il fait connoître à la Baronne nos conventions, les lui fait approuver, la constraint à se lever, la mene dans mon chariot, nous fait partir du côté du Rhin, & sur un cheval éclopé qui lui restoit prend son vol vers la Prusse.

En pareille occurrence, une Françoise de qualité eut expiré dès la première poste. Mademoiselle de Windiggreffin au contraire, bercée par les cahots, & regalée de choux aigris, jouit en peu de jours d'une santé brillante. A notre arrivée à Mayence j'y trouvai quelques lettres de ma famille; elle me sollicitoit de me

rendre incessamment à Paris pour occuper le poste que je posséde. Fidelle à ses avis je volai aussitôt vers cette Capitale, où Tintillo me conseille , & la Baronne me nourrit. Aimée de quelques richards roturiers qui offrent de l'épouser , elle dédaigne leurs propositions, & veut attendre que le Feld - Maréchal de Tir-ton-hofkertz vienne en France allier dignement ses quartiers. Mon Philosophe , de son côté , avant de m'habiller le matin, travaille quelques heures au projet de la conquête de ses Etats , à celui d'une Religion digne de son temple , & à la composition d'un Code pour Mitombo , qui doit faire à jamais le bonheur de l'Afrique , & du Monde.

*Fin de la seconde & dernière
Partie.*

656/56(11)

II

Zab III B. 84











